

PQ  
2237  
.E2Z57  
1922

U d'of OTTAWA



39003002453883







Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

MAURICE BLADEL

---

L'Œuvre  
de  
Georges Eekhoud

AVEC UN PORTRAIT DE G. EEKHOUD  
PAR M. HENRI KERELS  
ET UNE PRÉFACE PAR EMILE VERHAEREN



EDITION DE  
LA RENAISSANCE D'OCCIDENT  
BRUXELLES

---

MCMXXII

Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottaviensis



*A Georges Eckhoud :*

Ton œuvre est là, ta vie est là et  
toutes deux sont admirables.

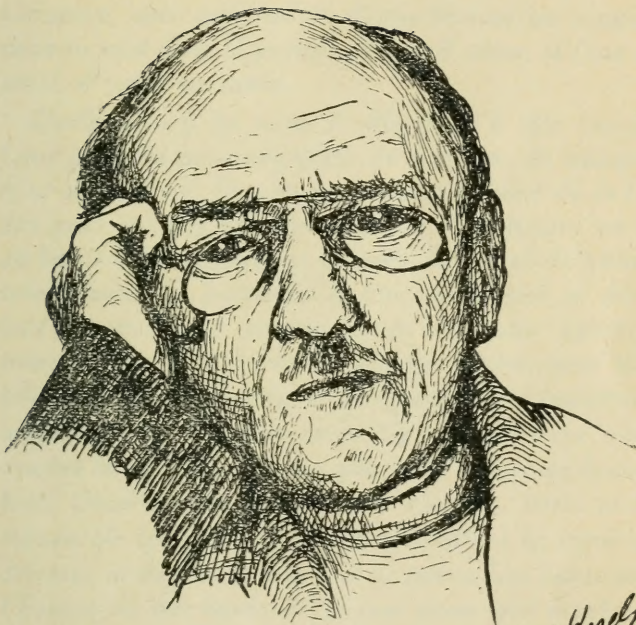
MAX ELSKAMP

PQ

2237

.E2757

1922



Henri Herold  
1977





Georges Eekhoud aime la Flandre ou plutôt sa Campine, avec une âpreté et une ferveur qu'aucun de nous ne met dans le patrial amour. Il aime, si j'ose dire ainsi, d'outré en outré.

Quelques-uns de nous n'aiment qu'à tête reposée. Leur pays est pour eux plein de douceur, de tranquillité et de charme. Une maison claire au bord de la Lys; des gens simples et calmes autour d'un foyer; un peu de lumière sur la façade; de jolis usages et de pittoresques coutumes poétisant la vie; un amour se déroulant à travers une prairie ou un clos; une église, un marché, un tir à l'arc, un jeu de boules pour situer telle ou telle aventure, et la nouvelle est imaginée et aussitôt écrite. D'autres aiment à assombrir ces mêmes mœurs et ces mêmes gens que leurs confrères ensoleillent. Ceux-là s'imaginent une Flandre triste et brumeuse où les vents d'automne soufflent la misère, la détresse et parfois le crime et la ruine. Les hommes de l'Escaut ou des bords de la mer nous sont représentés frustes et gros, fiers, avec des instincts brutaux et des âmes surnoises. Les chaumes des plaines y sont accroupis comme des bêtes; les routes y sont peu sûres; les bois y guettent ceux qui passent; une atmosphère de méfiance, de rage et de danger baigne chaque chapitre et quelquefois chaque page. Parfois la sensibilité mêle sa liesse à ces drames farouches. Les cabarets retentissent de chants ardents et lourds avant de trembler aux cris d'une rixe ou d'un meurtre. Et les murs

propres et blancs se marquent soudain d'une tache rouge.

Tout cela est, certes, admirablement décrit et montré avec justesse et puissance. Même parfois un caractère d'homme, de femme ou de jeune fille hausse le roman ou la nouvelle, jusqu'à l'étude psychologique. Quoi qu'on dise, nous savons imaginer et analyser, dès que nous le voulons. Il est trop facile de nous ranger, sans appel, parmi les écrivains uniquement descriptifs.

Pourtant, si complète que soit notre manière de montrer et de traiter les êtres et les choses de chez nous, il manque à la plupart de nos maîtres ce que Georges Eekhoud prodigue dans ses livres, je veux dire la ferveur. Non pas l'amour, mais plus que l'amour. On sent chez lui comme une tension de tout l'être, comme une frénésie de sympathie et de tendresse. Il voudrait souffrir à la place de ceux qui souffrent dans ses romans ; il voudrait être humble et déjeté comme les va-nu-pieds de ses nouvelles ; il voudrait participer fut-ce au prix de n'importe quel sacrifice, à la vie sombre et hostile de ses pacants et de ses vagabonds. Le cœur plus que le cerveau alimente et dirige l'art de Georges Eekhoud et voilà pourquoi nous l'admirons, certes, mais surtout nous l'aimons, à travers chacun de ses livres si intensément humains.

EMILE VERHAEREN

**G**EORGES EEKHOUD exalta l'âme flamande dans sa vie simple. Il sentit battre son grand cœur pour cette terre austère et stérile où règne la bruyère aux vastes horizons de mélancolie, repérés de sapinières revêches et rabougries. La plèbe y sue les durs labeurs et les récoltes, rebelles depuis des siècles ont empiété péniblement sur le domaine de la terre élémentaire, sans la dominer dans sa fruste grandeur, sans modifier sa ligne sauvage où l'homme hume à pleins poumons, l'air vivifiant de la liberté.

Au milieu de lopins cultivés, s'élèvent les bicoques de chaume, les toits rouges de fermes modestes. Une race forte y besogne, haineuse du progrès, croyante quand les éléments la menacent, travaillant dru, mangeant ferme et aimant la ripaille, lorsque la fête l'étreint et que les kermesses se pavoisent aux plaisirs. La terre est maîtresse et vers elle vont les soucis, les craintes et les joies. C'est elle qu'on bénit aux semailles. Elle lève les pèlerinages dès que la sécheresse tarit ses sables. On sanctifie ses dons par la gaité, quand des moissons propices ont couronné le travail aride. Race taciturne, sournoise même, ennemie du dehors, mais libre et hautaine dans sa simplicité ! Fière et juste, elle se défend de l'oppression. Elle a son village et son clocher pour patrie. La volupté coule par atavisme dans ses veines, dominée par le devoir, aussitôt que les labeurs appellent, soudain effrénée aux heures qui



entraînent les plaisirs en avalanches de joie débraillée. La chair marque son emprise sur la santé robuste des gars taillés en athlètes, et les belles, grasses et potelées, comme nourries de lait et de farine, connaissent les endroits où sont douces les chutes. Nulle débauche ne vient entacher ces joies chaudes et lourdes. C'est un éclat de rire merveilleux des sens, un besoin d'êtreindre et de vivre, pour mieux supporter les efforts pénibles des mois désespérément identiques, avec leurs mêmes souffrances et leurs privations pareilles.

Georges Eekhoud s'est attaché à ce coin qu'on nomme la Campine. Nul voyageur ne vient souiller la grandeur monotone de ces lieux écartés du monde. Nulle voix n'y sème l'idée moderne qui empoisonne. On y vit la vie élémentaire, avec les bêtes de somme qui appartiennent à la même famille du labeur. Le fermier écrira de sa santé au fils, exilé par le service dans quelque camp éloigné, après qu'il l'aura rassuré de l'état de la vache sur le point de véler ou du porc qu'on s'appête à saigner. La femme est entourée du respect patriarcal ; c'est la *bazin* qui dirige la maison, comme le mari préside à la culture. Son avis est écouté et souvent on lui obéit, la peur dans les veines, car sa robuste musculature s'adapte fort bien à ramener à la raison, quand les mots gras et imagés ont failli.

Les mêmes caractéristiques stigmatisent la vie anversoise et ses coutumes et ses appétits, tout en admettant certaines influences adoucissantes, nées au contact des gens d'affaires, des étrangers et des métis, issus des croisements de cette foule têtue et tenace, avec des éléments méridionaux, wallons pour la plupart, français par exception. La domination espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle y a laissé l'empreinte de sa volupté. Les femmes

du peuple y sont superbes et la vie déborde de leurs charmes plantureux et embrasés.

C'est à Anvers, dans la capitale de la plaine campinoise, que Georges Eekhoud vit le jour en 1854, au pied de la cathédrale qui dresse sa tour magnifique, comme un phare balayant de sa magie l'Escaut serpentant, large et imposant, vers la mer. Né de parents flamands de noble race, l'enfant ne connut point sa mère, se souvint à peine de son père. Orphelin à onze ans, il fut placé sous la tutelle de son oncle maternel, grand industriel de la ville, qui orienta ses études vers la carrière militaire.

Son père, pendant les rares années qu'il put diriger les pas de l'enfant, l'initia à la beauté des campagnes, au respect des humbles, à l'amour du sol natal qui façonna la race et lui donna ses traditions, sa personnalité fière et décidée. Il lui dit ce que valait ce petit pays libre jadis, ce que fut un jour cette ville, quand elle hérita pompeusement du nom de sa sœur de lumière, là-bas dans l'Italie de soleil et de vie.

Ces premiers enthousiasmes se scelleraient à jamais dans l'âme de l'adolescent. L'homme connaîtrait la lutte, s'essayerait à la conquête d'un idéal différent, mais reviendrait grandi au bercail, non comme l'être prodigue, mais tel un fort, ayant conscience de sa valeur et fier de l'emprise de la race qui bouillonne dans ses veines.

Un étranger allait veiller à présent aux destinées de l'orphelin. La bonté familiale ferait place à une condescendance obligeante sans doute, mais néanmoins étrangère. L'enfant en voulut au sort, qui se dressait menaçant sur le chemin de son avenir. Le caractère déjà réservé, taciturne peut-être, s'aigrit davantage par cette



transplantation dans une ambiance où le gamin se sentit mal à l'aise. Son éducation première, faite de ferveur et de contemplation pour cette nature élémentaire qu'il aimait aimer de toute sa jeune sensibilité au cours de ses pérégrinations à travers la lande campinoise, se trouvait arrêtée par cette influence nouvelle, qui préférerait sacrifier à la sotte mondanité. L'enfant était sans doute le jeune déraciné, fier du nom de paysan que lui donne la petite cousine maniérée de la *Nouvelle Carthage*. Il sait que cette poupée frivole déteste les humbles qui peinent pour elle et font la fortune de ses parents. Il sait aussi qu'elle est choyée aveuglément par son père tandis que lui, le dèshérité sans parents, est toléré mais non point désiré.

Cette tutelle devait davantage fortifier l'orphelin, dans son éducation dorénavant plus exclusivement latine. Il aurait le loisir d'oublier le flamand, appris en marge du français, sa langue natale. On lui préparait de solides études : la Suisse l'accueillit et s'il en retint ces paysages romantiques qu'il évoquera dans ses premières poésies, il s'y adonna surtout avec ferveur à la lecture des grands classiques qu'il connut pour la plupart, dans leur langue originale. Ses connaissances s'orientèrent vers une universalité d'esprit. Il côtoyait les influences étrangères, s'en imprégnait par ses lectures. Souvent la nostalgie du pays, se dressait alors impérieuse dans le cœur de l'étudiant. Il avait hâte de revoir ses plaines et l'horizon lointain que taillerait la tour de son grand village, la ville avec ses cloches et sa gaîté qui exalteraient son amour pour cette terre si riche dans sa fruste pauvreté. Henri Conscience, le conteur préféré de ses jeunes ans, vint lui apporter en exil, la douce magie de son verbe et l'éclat de cette

langue flamande que l'enfant sent chanter dans son âme éprise de rêve. Le romancier du peuple fortifie son amour, accroît sa sensibilité pour la terre lointaine qui lui donna la vie. La vocation de l'artiste se dessine lentement dans la solitude. La *Nouvelle Carthage* nous dira encore ce que fut l'adolescent après ce séjour lointain :

« Laurent était devenu un grand rougeaud aux cheveux plats, d'une santé canaille de manœuvre; mais sous ces dehors trop matériels, sa physionomie épaisse et maussade de pataud cachait une complexion impressionnable à l'excès, un intense besoin de tendresse, une imagination exaltée, un tempérament passionné, un cœur altéré de justice. Son apathie extérieure, compliquée d'une insurmontable timidité et d'une élocution lente et embarrassée, entravait et contrariait des sens d'une acuité presque morbide, des nerfs vibrants et hypéresthésiques. Sous sa torpeur couvaient de véritables laves, des fermentations de nostalgies et de désirs.

Dès sa plus tendre enfance il avait présenté quelque chose de différent, d'incompatible, qui avait inquiété ses parents pour son avenir. Le pressentiment des épreuves que lui réservait le monde leur rendait plus cher encore ce rejeton à la fois disgracié et élu. Mais en dehors de ces bien-aimés à qui la promiscuité du sang et de la chair révélait les mérites du sujet, peu d'êtres devaient l'apprécier. Il n'y avait pas à dire, le gamin déconcertait l'observation immédiate, rebutait les avances banales, ne payait pas de mine. Alors qu'il débordait de sentiments et de pensées, ou bien une pudeur, une fausse honte l'empêchait de les exprimer, ou bien, voulût-il les traduire, ce qu'il en disait prenait un air

grimaçant outré, et dépassait le but imposé par la norme et les convenances.

Laurent serait fatalement incompris. Les meilleurs et les plus pénétrants se méprenaient sur son compte ou s'alarmaient de ses enthousiasmes débridés, de ses raisonnements poussés à l'extrême. Il se livrait à des démonstrations intempestives auxquelles succédaient de brusques abattements. Des sorties exaltées s'étranglaient net dans la gorge et finissaient par un inintelligible, rauque et presque animal grognement, comme si son âme jalouse eût vivement rappelé, à l'intérieur, cette volée d'incendiaires captifs ou comme si lui-même eût désespéré de se faire comprendre et reculé devant l'inouïisme de ses effusions. Tels parfois, la pantomime et les vagissements du sourd-muet sur le point de parler, ses impressions et ses impulsions le congestionnaient. »

Le caractère acheva de se former. Une personnalité puissante et fière sortit de cet étrange et énigmatique chaos. Le conflit des aptitudes pour la carrière militaire se préparait. La discipline n'était pas le fait de l'adolescent, pas plus que la soumission aveugle qui fait abstraction de la volonté native. Il n'est d'ailleurs pas douteux, que les lectures aidant, l'épreuve cruelle du sort, au début de la vie, amenait davantage la révolte contre l'ordre des choses. La vocation imposée parut d'ores et déjà en opposition avec les aspiratons. Que la tutelle eût raison des appréhensions ou qu'il n'osa entrer en rébellion contre elle, le jeune homme connut l'école militaire et y brilla même de zèle au début. Son courage y provoqua un duel dont les prouesses légendaires firent quelque bruit.

Insensiblement les sciences l'attirent moins et ses prédilections vont vers les grands génies de la littérature. L'atmosphère de discipline, à mesure que se réveille la vraie voie, devient intenable. L'étudiant, malgré les remontrances de la tutelle, quitte subitement l'école et revient dans sa ville natale. C'était avec l'écroulement de sa carrière, la rupture avec la famille, mais aussi le jalonnement définitif du labeur futur. Cet acte de volonté posé, notre auteur se trouva à la tête de rentes modestes, qu'il arrondit d'un maigre salaire de correcteur adjoint à un journal de la métropole.

La liberté était gagnée : Il s'agissait de la mériter. Délivré de l'atmosphère de soumission et de discipline, l'homme émancipé connut cette joie débordante de la vie, qu'on ressent après les longues croisières. L'anachorète entre dans la cité perverse. Une vie d'impressions se forme. Il découvre sa ville natale, dont il ignore encore les mœurs. Il est au port, interrogeant les labeurs, admirant l'effort de la masse virile qui crée le courant des relations mondiales. L'âme du peuple échauffe ses veines. Il admire ce mouvement magnifique qui se dresse comme une fresque rubénienne avec la même couleur et la même vie. Le soir l'attend au quartier des bateliers où les bouges hêlent aux plaisirs. La chair s'éveille et l'adolescent cueille à pleine vie, les joies fortes et sensuelles qui se donnent et se livrent sans mesure.

Les perceptions se condensent pour servir au bâtisseur. Il continue à meubler son esprit de la pensée des grands contemporains : Taine, Renan, Poë, Flaubert, Balzac, les Goncourt, Baudelaire. Il s'exerce à la critique dans la presse quotidienne. Il s'émeut des grands

lyriques: Weber, Beethoven, Schumann, Bizet, Wagner et trouve une joie intense à déchiffrer leurs partitions.

Sa grande bonté puise dans la vie des humbles, relève l'opprimé du sort, sent davantage la pitié incommensurable et l'admiration pour les déshérités. La personnalité toutefois n'est encore qu'en éveil. L'empreinte de l'éducation étrangère et diverse demeure et va même s'affirmer plus complètement. Sa sympathie pour les humbles n'exulte point encore. Il lui suffit qu'il fasse bon vivre, et vivre en cet instant paraît être son unique foi, parce que la vie malgré ses déboires, lui vaut d'être vécue.

La vocation en route, lui tend la lyre et le poète de vingt-deux ans, traduit sa première pensée en un petit recueil de vers : *Myrtes et Cyprès* où timidement il parle déjà de son campagnard favori, sans le situer toutefois dans un cadre bien déterminé. Le lyrisme juvénile prend son essor factice et des paroles à l'amour coulent avec une verve timide qui charme, mais ne fait rien augurer.

Entretemps le jeune homme a hérité du magot paternel qui va puissamment l'aider dans ses explorations. Sa sympathie pour les humbles devient de l'admiration et sa jeune âme s'exalte dans leurs plaisirs vrais. L'attrance de la terre qu'il chantera avec ferveur dans la suite, l'obsède et lui fait rechercher les sentiments élémentaires. L'esprit de révolte contre la bourgeoisie factice et vile se prépare, répond à une plus grande condescendance pour la race du labeur qu'il voit maîtresse de la vie dans ses actes superbes, quoique soumise à l'esclavage de la société qui dirige mais ne crée pas.



Ces mois de communion intense récoltent les enthousiasmes pour une œuvre lointaine encore, la *Nouvelle Carthage* et jalonnent la route de la *Faneuse d'Amour*.

Le début de la vingtaine n'échappe pas à l'attrance magique de Paris que l'auteur ressent peut être moins fort que la plupart de ses compagnons en lettres. Elle est suffisamment prenante toutefois pour décider de plusieurs pèlerinages vers le sanctuaire de la pensée. De 1876 à 1880 il fréquente à intervalles assez rapprochés le milieu de Barbizon, là-bas dans la Forêt libre de Fontainebleau où règnent tout puissants, les Millet et les Rousseau. Le naturalisme de Zola triomphe à Paris. Baudelaire sacre le frisson nouveau. Verlaine et Mallarmé, Paul Adam et de Gourmont aussi, s'élancent à la conquête de cette vérité outrée qui devait guérir du romantisme et pondérer l'esprit révolutionnaire, sorti des incendies de la Commune. La Renaissance se préparait, comme de nos jours la pensée humaine, cherchant la voie que lui impose l'évolution, crée Debussy, Ravel et tant d'autres parce que Wagner matérialisa sous sa conception magnifique, le dernier mot d'une école et d'une époque. De même alors, la force littéraire de Hugo avait atteint la cimaise des possibilités. Il fallait rénover. Il fallait bâtir. Le génie du monde allait découvrir la terre, et pénétrer au vif des sentiments simples et sublimes.

Eekhoud continue à s'exprimer en vers, mais les deux recueils, les *Pittoresques* et *Zigzags poétiques* qui voient le jour pendant cette période — et le dernier surtout, son chant du cygne à la poésie versifiée — nous amènent vers cette plèbe qu'il exaltera bientôt et dont il admire déjà la vie humble et vraie.

La facture du vers est devenue plus solide. La pensée

s'apprête à la maturité. Le concept de la liberté s'exprime avec une conviction puissante qui ne craint plus de braver :

*Mes sens, épris de pittoresque,  
Cherchent, brutaux et raffinés,  
Les taudis à l'horreur dantesque  
Et les boudoirs capitonnés ;*

*La ruelle étroite où les drôles  
Vaguent, rêvent les mauvais coups  
Gardant la poussière des géôles  
Dans leurs haillons percés de trous.*

Le peintre s'est révélé. Sa conception de l'humanité avec ses enthousiasmes et ses haines, désormais inébranlable, se dresse en sacerdoce. Il criera à la face des juges :

*Mais savais-tu, mon Dieu, ce qu'il en coûte  
D'être justicier, lorsqu'on est innocent,  
De condamner des torts qu'excuse l'âme humaine.*

Il affirmera le grand pardon du juste :

*Quelle que soit envers Dieu ton offense  
Tu fus bon pour le pauvre, il prendra ta défense.*

Toutefois le verbe se sent oppressé dans ces vers. Il lui faut une liberté plus pleine, un chemin plus ouvert à son élan. Max Waller par une prophétie remarquable, vient décider le jeune auteur dans ses doutes, en un

article paru le 1 septembre 1882 dans la *Jeune Belgique* et dont voici la fin :

« La route de M. Eekhoud est bien nettement tracée. Il doit jeter sa cape espagnole et renoncer à sa dague de Tolède pour adopter l'étude flamande où il a trouvé la perfection, l'étude consciencieuse de nos agrestes taillés à la hache dans le sol patrial. C'est là que triomphera son grand talent si profondément humain et si bellement national. »

Le besoin de vivre toutefois, demeure plus grand que celui d'écrire. L'adolescent ne cesse ses ripailles,, adore Jordaens et ses fêtes, qu'il aime voir incarnées à nouveau, dans un rythme plus humain encore. Les deniers glissent. L'échéance fatale approche à grands pas. La bonne pitié d'une aïeule aux idées larges, vient secourir notre illuminé de la vie et lui permet de se replonger plus que jamais, dans ses pantagruéliques contemplations. Il vit la *Nouvelle Carthage* qu'il ignore encore créer, mais qu'il possède déjà frémissante, dans sa pensée ivre de joies et de désirs. La mort de cette femme d'élite survient, met notre jeune auteur à la tête d'une fortune assez considérable. Il rêve se retremper à la vie de sa Campine ardente, témoin de ses premiers enthousiasmes. Sa volonté bientôt exaucée, le sacre seigneur terrien, là-bas à Cappelen, dans un coin éloigné de la plaine, aux confins de la bruyère immense de Calmpthout vallonnée comme une mer, au cœur des sapinières sauvages au milieu de cette plèbe de prédilection qui souffre, et jouit, et œuvre, en hélant la vie hors de ces sables stériles.

Loin de la ville, l'écrivain trouve enfin sa vocation définitive. Il va se recueillir dans ses émotions passées et les façonner à la vie libre de la campagne.

Il appelle les naturels à ses joies; il communie à leurs plaisirs et descendant à leur niveau, se sent régénéré en se pénétrant de leurs mœurs élémentaires.

Mais la vie seigneuriale, à son tour, est de courte durée. Les chevauchées encadrées de meutes magnifiques, les bombances légendaires, auxquelles sont conviés des villages entiers, ne peuvent souffrir l'équilibre du budget. Pour la troisième fois l'or se volatilise et cette fois sans espoir en une nouvelle bonté providentielle. Deux ans après la fuite à la campagne, le rêve de la vie plébéenne s'envole en fumée, mais laisse son empreinte impérissable, dans l'inspiration désormais maîtresse d'elle-même.

Nous sommes en 1881. Eekhoud âgé donc de vingt-sept ans, se trouve devant l'impérieux besoin de gagner sa vie. Il se fixe à Bruxelles, la capitale qu'il ne quittera plus, mais qui demeurera longtemps le sol étranger et le pays d'exil forcé. Il se lance davantage dans le journalisme, sa seule ressource, et devient rédacteur à l'*Etoile Belge*, le grand quotidien libéral.

C'était aux jours que se formait la *Jeune Belgique* qui allait lancer bientôt le démenti le plus cinglant à l'insulte au peuple proférée par Taine en 1868. Ce clan de jeunes prouverait qu'une affirmation littéraire existait en Belgique, avec une âme indépendante, des joies bien caractérisées, des souffrances propres. N'avions-nous pas déjà Camille Lemonnier qui dans *Un Mâle* surtout, s'était élevé d'emblée à cent coudées au-dessus de Zola, qu'on encensait alors en France. N'avions-nous pas cette prodigieuse *Légende d'Ulenspiegel*, de Charles de Coster, qui devait devenir notre Bible nationale. La bataille s'annonça contre les philistins du commerce et de la finance. On finirait par faire manger

les chandelles à ces hobereaux, afin de les empêcher de les brûler désormais, en holocauste aux petits maîtres batailleurs d'au-delà des frontières. Eekhoud fut fier de se joindre aux Max Waller, Verhaeren, Giraud, Gilkin, Rodenbach, parce que cette lutte répondait parfaitement à son tempérament de révolté.

Au grand étonnement des initiateurs, le mouvement *Jeune Belgique* obtint un succès immédiat. Huit cents abonnements récoltés la première quinzaine, vinrent prouver que le terrain serait favorable malgré tout en Belgique, à condition que de bons semeurs le cultivassent. La revue devint un organe de combat, comme nous en vîmes lever beaucoup depuis et péricliter aussitôt. Les aboyeurs ne nous ont pas manqué, mais tous ne furent pas de bons chiens. Les *Jeune Belgique* bâtissaient. Ils avaient la bonne graine et savaient comment ensemer leur champ.

S'il faut en croire les notices d'alors, Georges Eekhoud, à l'âge qu'il se fixa à Bruxelles, qui est celui de ses premières créations de valeur, avait l'allure très gauche et la parole difficile. Il était réservé, taiseux, sournois peut-être, d'une humeur très difficile et très changeante. Ses explosions de joie se trouvaient assombries soudain et sans raison, d'une intense mélancolie. Il n'en voulait à personne cependant et r'attaquait aucune œuvre bien déterminée il semblait en lutte avec un ennemi invisible, impérieux aussi. Une œuvre en gestation se réclamait de son être et péniblement s'affirmait avec difficulté.

Un changement capital s'était accompli non dans la pensée du créateur mais dans son expression. Sa sensibilité avait trouvé un idiome différent. Le romantisme des *Pittoresques* a vécu. Le sentimentalisme rêveur a



fait place à une expression plus forte, plus virile, plus sentie. Nous assistons à la même transfiguration qui plus tard terrassera Constantin Meunier, le peintre, quand Camille Lemonnier, travaillant à sa *Belgique*, lui découvrira le pays du feu et de la mine. Il suffira à Georges Eekhoud d'interroger ses premiers souvenirs, pour se débarrasser de son enveloppe factice.

\* \* \*

Dix ans après la publication du premier recueil de vers paraît *Kees Doorik*. Un auteur quelconque avait écrit les poèmes. Un maître venait de créer un roman d'une sensibilité différente de celle exprimée jusqu'à présent, affirmant en une langue non pareille, la vision saine et forte de la vie qui frappe par sa sincérité et sa simple grandeur. L'auteur, loin de dominer ses personnages, s'efface devant eux et se laisse conduire, n'écoutant plus le romantisme théâtral de son imagination d'antan. Il va vivre la vie de ses héros. Son cœur saignera à leurs souffrances, s'exaltera dans leurs joies.

*Kees Doorik* ne sera pas écrit, à l'instar de telles œuvres de Lemonnier, par le bourgeois des villes, charmé, attendri même par les beautés de la campagne, pour le besoin d'une cause nécessaire. Kees Doorik c'est Eekhoud fait paysan, pour connaître cette âme de passion et de travail et se confondre à elle en s'effaçant humblement devant l'exercice de sa force. Une tranche de vie alors ? Plus que cela : l'épopée de la vie pétrie dans cette terre, qui vous tient, et vous prend, et vous serre dans son étreinte de sang, afin qu'elle puisse jouir et s'abreuver, vivre et se per-

pétuer dans un avenir de liberté. Pas d'être d'exception ! Pas une élite déterminée ! La terre telle quelle, avec son bel équilibre et sa vie normale, moyenne pour les êtres et les choses. L'intrigue gravite vers la grandeur, par sa simplicité.

Le héros, un enfant trouvé de la ville, est pris en louage par un paysan. Le garçon d'étable, par la terre régénératrice, devient un fort et la direction de la ferme lui est confiée à la mort du patron, par la jeune veuve qui synthétise dans ses traits gras et robustes toute la beauté saine de la Flandre florissante. L'amour s'éveille, va triompher, mais Kees n'est qu'un hors la loi, fruit de la turpitude des bouges de la ville. Il est tôt supplanté par Jurgen, un noceur campagnard qui accuse lignée respectée. L'évincé chassé de la ferme, a la belle dans la peau, celle qui faillit se donner et que ses pensées ont trop possédée déjà, pour qu'elle puisse lui échapper encore. La boisson, un jour de kermesse, fait voir trouble et rouge. Une provocation fait surgir le meurtre. L'insurpateur a pu avoir la femme : il ne la possédera plus ! Kees revient au bercail, à cette ferme qui l'a vu vivre et aimer. Tout ensanglanté, satisfait de son crime il est heureux de sentir les grandes ailes de chaume qui semblent le protéger. Il ne voit le néant creusé par son acte. Il est joyeux presque et son arrestation atteint un homme calme et paisible qui a la conscience du devoir accompli. La femme porte le châtiment dans son sein, mais elle vivra parce que la joie flamande ne peut mourir.

Un esprit concis se révèle et nous prend dès les premières pages. C'est bâti à pleins coups de pattes et pétri dans de la glaise qui tient. Deux phrases situent et la progression se fait pondérée, mesurée, avec une

clarté mathématique que l'auteur conserve sans doute de ses études lointaines. Pas d'emphase, mais une simplicité non recherchée qui coule de source. Une immense bonté conduit les cœurs, avec des contrastes de haine et d'appétits veules et intéressés.

Kees Doorik ne se rattache à aucun genre bien déterminé. L'œuvre est vraie et ne veut être davantage. Le secret de sa fraîcheur après quarante ans et plus, réside dans un symbole qui se perpétue : Kees synthétise la terre éternellement jeune, comme Nele d'Ulen-spiegel est l'âme de la Flandre qui ne peut périr.

On a dit à propos de cette première œuvre en prose, que G. Eekhoud n'avait pas de style, mais une langue. Effectivement le verbe de ses rustres n'est pas le français tel qu'on le parle. Une fois déjà l'auteur s'était senti à l'étroit, quand il rimait ses pensées. Il lui fallait ici des sabots massifs pour labourer cette terre fruste, un matériel solide pour dépeindre cette campagne admirable mais pesante. La langue se fait rude à son tour, fortement imagée comme est la parole du Nord, colorée à l'instar d'une fresque rubénienne.

Le portrait saisissant que nous empruntons à l'œuvre, se dresse comme un pur tableau, pétri à la façon des grands réalistes :

« Nelis Cramp, âgé de cinquante-cinq ans, poussif et ragot, brèche-dents, bilieux, ratatiné comme une nêfle, les yeux chassieux, la lippe sardonique; le nez écaché. Des mèches poivre et sel, poisseuses, collaient à ses tempes, et à ses oreilles velues, écartées de la tête, pendaient des anneaux d'argent... »

C'est un Rabelais flamand qui parle et nul mot n'est de trop pour exprimer sa pensée. C'est de la vie et du soleil, broyés dans un creuset d'airain.

Que dire de ce refrain : « Nous arrivons de Tord-le-cou: hou! hou! » qui mêle une gaîté si tragique au milieu de cette atmosphère de crime; que dire encore du retour de la brute assouvie au bercail, de ce rustre merveilleux, si rivé à la terre, qu'accompli le crime qui lui paraît la résultante du devoir, il reprend le chemin à la peine, que nul n'a le droit de lui barrer. Prodigeux aussi ce dénouement simple et élémentaire, comme les rustres ont voulu que la justice le façonnât :

« Et la veuve comprenait que tout renaîtrait dans le Polder, cette année, celle qui suivrait, toutes celles à vivre encore, sans qu'elle pût rentrer avec les autres créatures, dans le concert du printemps. Ce cadavre et ce prisonnier, ces deux forces anéanties à cause d'elle, la séparaient à jamais de la nature prolifique. Rien ne remuait plus dans ses entrailles : l'enfant de Jurgen, aussi, était mort. »

Avec Kees Doorik l'auteur a découvert la veine féconde. Il devient d'emblée une force dans notre littérature et les grands d'ici comme de France, le saluent et le félicitent.

Camille Lemonnier lui écrit notamment le 14 mars 1883 : « ...Et je te jure que je t'ai absorbé comme un royal breuvage, sans une seconde d'arrêt, avec une joie qui a duré jusqu'à la dernière ligne de ton livre. C'est une des plus intenses évocations que je connaisse et certes, c'est la plus vibrante, la plus soutenue qui ait été tentée chez nous. A part De Coster dont le grand nom revient toujours quand il s'agit de vision puissante et de noble santé littéraire, je ne vois rien qui se rapproche de ton œuvre. »

Parmi les nombreuses appréciations élogieuses de



l'étranger, nous citerons J. K. Huysmans : « Je viens de lire Kees Doorik et point ne m'était besoin de me dire que cette vie flamande était exacte, car le livre sent et sue la vérité. C'est là surtout la qualité qui s'en dégage : ça sent un terroir. Il y a de tels éclats de couleur vraiment prodigieux, une certaine page qui fait mes délices à son brouhaha de kermesse et la délicieuse phrase finale qui dessine si simplement les tireurs. Ayant moi-même un peu séjourné dans ce coin hollando-belge, j'ai pu savourer avec plus de plaisir encore l'odeur si véhémement et si rude de votre livre. »

Emile Zola félicite chaleureusement l'écrivain et le remercie de ce que Kees Doorik lui apporte de documentation pour les « ducasses » qu'il aurait à écrire dans *Germinal*. C'était se renseigner d'une façon assez paradoxale que chercher les fêtes du Nord de la France, dans les tableaux de ces foules, manifestement flamandes.

Edmond de Goncourt congatule à son tour l'heureux auteur : « Une grasse peinture que celle de Kees Doorik et encore là dedans une puissante et sensuelle humanité, de plantureux paysages, de beaux morceaux passionnés sur le labour et les rudes travaux nourriciers... »

Nous ne pouvons quitter *Kees Doorik* sans dire l'effet prodigieux que le livre nous laissa à une première lecture. Il nous semblait voir se condenser en une fresque vibrante toute la vie, toute la beauté de la Flandre. Nous nous sommes recueilli comme devant un maître-autel et dans l'offrande de notre pensée, il y avait une larme de notre cœur. Heureux ceux qui peuvent découvrir les lettres belges par ce livre « représentatif ». Notre ami Gaston-Denys Périer fut un de



ces privilégiés, et tout récemment encore, il nous confessa cette impression magnifique que les ans portèrent dans sa carrière, comme un enthousiasme sans précédent, sans lendemain peut-être.

\* \* \*

Les *Kermesses*, parues en 1884, un an après *Kees Doorik*, arpentent le même milieu, cette Campine « ma contrée de dilection n'existant pour aucun touriste et que jamais guide ou médecin ne recommandera » : Des contes de la vie des champs, des essais rassemblés sans doute, en marge d'œuvres plus imposantes. La simplicité du style, même dans les descriptions, s'écarte de la trame du premier roman. Il semble que l'auteur, pour davantage s'unifier à la race qu'il chante et dont il veut communiquer la vie élémentaire, veuille écrire comme elle parle, traduire ses frustes sentiments, sans la moindre digression qui nuirait au cadre des épisodes.

Certains contes purement descriptifs, les moins heureux tels que *La Querelle des Bœufs et des Taureaux*, *l'Ex-Voto*, évocation de piété filiale et d'incommensurable bonté, le *Pèlerinage de Dieghem* encore, voisinent avec de purs chefs-d'œuvre : *La Belette* et surtout *Marcus Tybout*, tandis que *Kors Davie* nous transporte au domaine des superstitions et des revenants, puisant sa verve au souvenir de quelque « Weirwolf » ou loup garou qui assaille les campagnes, le soir, et fait frémir les vierges.

Un hasard étrange veut que les deux contes choisis hors de ce recueil, *La Belette* et *Marcus Tybout* soient antithétiques : l'un symbolisant la campagne grise et brumeuse de l'hiver désolé, l'autre levant haut le feu

des moissons, épanouissement brutal et éblouissant des sèves fortes.

Le conte de la *Belette* semble fait de sanglots. L'âme saigne compatissante pour la petite héroïne, barde de la grand'route, rudoyée par un maître ivrogne, mourant épuisée sur le chemin, pour avoir trop chanté et trop souffert. Kermesse grise, dit l'auteur. C'est tant cela ! Une impression de grisaille et de néant s'affirme comme devant les « Marchands de Plâtre », de Léon Frédéricq, du Musée de Bruxelles.

*Marcus Tybout* marque l'éveil de la puissance dramatique. Un galant paysan, pollué par l'atmosphère de la ville, roule ses passions libertines par la campagne. Son jeu d'étalon insatiable et volage brave le scandale. Mais voici que l'homme a convoité et soumis la fille d'un riche fermier. Le mariage seul pourra effacer l'outrage que la fille séduite nourrit dans sa chair. Le père et les trois frères décident l'assaut de la honte. C'est la tombée de la nuit : Véra, la fille, a fait appeler son amant. Elle court dans ses bras, lui annonce gaîment son état, demande mariage au galant qui préfère parler possession. La lutte ne s'envenime pas. Une échappatoire va sauver le séducteur vers une compagnie plus propice. Il est sur le seuil déjà quand les justiciers de l'honneur, sortant de la nuit, l'arrêtent et le refoulent pour causer. La fille sert le genièvre. On trinque à la rencontre fortuite. Véra, sur l'ordre du père, se retire devant la conversation qui va être toute pleine d'elle. Le maître n'accuse pas. Il donne sa fille et la dot qui est un champ et une ferme. A trois reprises, avec calme, il essaie d'ébranler la décision du Don Juan néfaste par des offres plus alléchantes. En vain faisant le poids de ses capacités, il réitère les conditions du marché qui

sonnent comme des sommations. Le feu de la vengeance part. Le père a donné le signal de la ruée tragique et l'acharnement de la bête sur l'homme condamné se déclanche. La vision du sang décuple la fougue des esprits sauvages. La victime terrassée se relève une ultime fois pour insulter jusqu'à l'amante outragée qui lui crie son amour. L'injure réveille les instincts brutaux de la femme. Véra s'abat comme une furie sur le corps qu'elle a choyé dans ses étreintes et là où s'arrêtaient ses baisers, porte le ravage des ongles et la morsure de son courroux. La malédiction dernière se satisfait au delà du trépas.

Puissance fougueuse de la race qui reprend conscience de sa dignité par la vengeance. Instinct sadique propre à la race aussi quand elle voit rouge soudain. Ce n'est pas la vendetta qui se contente du coup de poignard traîtreusement planté au carrefour de la route. Le châtement, plus noble que l'outrage, veut le franc jeu et cette franchise appartient au sang.

Edmond de Goncourt s'empresse de souligner les *Kermesses* de nouvelles marques de grande approbation : « Je trouve chez vous, écrit-il le 6 août 1884, une puissance tout à fait remarquable pour rendre l'homme de la glèbe, le pacant, ses chaleurs sensuelles, son coït animal, sa matérialité farouche. Et cette puissance, vous la possédez avec un véritable art de metteur en scène ».

J. K. Huysmans, connaissant davantage la terre que cultive l'auteur, ajoute : « J'ai retrouvé toute cette langue colorée de *Kees Dooriq* et cette entière verve dans vos *Kermesses*. Il y en a de puissamment brossées, enlevées comme des Jordaens dont elles ont la splendeur et l'inaltérable couleur ».

Si les *Kermesses* offrent un tableau réaliste de la vie passionnée des Flandres, avec ses transports de joie, de misère et de furie, mis à nu par le scalpel du chirurgien qui jouit intensément du sang des blessures qu'il fomenté en pleine chair, les *Nouvelles Kermesses*, mêlées de légende et de fantasques traînées, établissent la mesure équilibrée d'un peintre qui domine le site où poser ses regards et arrêter ses horizons. La palette se colore de teintes moins crues. Les demi-tons s'accusent. Le conte se développe posément, à l'abri de la tourmente, sans explosion des sèves en quête d'assouvissements brutaux. La tempête est plus intérieure. La vague déferle puissante toujours mais ne saccage plus la vie, la terre et les passions sur son passage.

La description oscille déjà vers le tableau magnifique que sera la *Faneuse d'Amour*. Les cordes de la lyre se tendent. L'auteur fructifie un champ plus vaste, interroge le passé, crée en maintes occasions une atmosphère mystérieuse qui aurait suffi à l'imagination hallucinée d'E. A. Poë. Le *Cœur de Tony Wandel*, en effet, compterait parmi les histoires extraordinaires. Un autre conte, la *Fin de Bats*, sous forme de ballade, ouvre une parenthèse sur les légendes de Flandre. *Clochettes de Houblon* évoque la superstition, les croyances très païennes du peuple, vivantes malgré l'emprise forte de la foi. *Dimanche Mauvais* rappelle les basses truandailles, avec cette sensation fatale qui étirent lentement pour étourdir ensuite dans sa marche funeste et implacable. Un rayon de soleil du terroir passe dans la fête des Saints Pierre et Paul. Puis quelque part et partout, la grande souffrance de l'auteur pour les déshérités, son amour incommensurable pour l'homme qui vit de la terre et la viole de ses semailles.



Il reste un conte, le meilleur du recueil : *Marinus*. Un seigneur terrien, abandonné par une femme volage, renie le monde et son enfant qu'il ne croit pas de sa chair et embrasse les ordres. Un remords affreux s'élève après des ans, avec la prière : L'homme doute, un père se confesse et le devoir à accomplir sera son pardon. L'enfant franchira le seuil du couvent s'il est du sexe fort. Le père recouvre la quiétude. Il meurt sanctifié, dans les bras de l'héritier de son sang. Un jour, soudain, une invasion commande la fuite. L'adolescent en halte dans une auberge, défend la fille aux prises avec des soudards ennemis. Il se retire vainqueur, rejoint bientôt par la protégée qui s'offre en vain. La paix va rouiller les armes, mais la fille est enceinte des brutes étrangères. Le tenancier pare la honte en accusant le moine qui avoue. Le châtement signifie l'exil du couvent. L'hiver crevasse le sol. Le lendemain on ramène le corps transi de l'accusé et le monastère pardonne dans la mort, ouvrant ses portes à la sépulture. On procède à la toilette dernière : Le frère immolé est une jeune femme.

Rarement tant d'héroïsme et d'exaltation du devoir, tant de sentiments élevés se sont accumulés si succinctement en si pleine lumière. La noblesse d'âme de l'auteur se confesse dans ses fibres les plus intimes. L'émotion intense retourne à son auteur et l'entoure d'un respect évangélique. Cet homme, dans son paganisme sincère, se fait en cet instant rare le frère des plus purs apôtres. Il semble ouvrir par ce conte prenant, une clairière à un de nos chers disparus et lui montrer le sentier du Cloître qui devint la route d'un chef-d'œuvre.

Avec les *Nouvelles Kermesses*, G. Eekhoud a par-

couru les chroniques de sa ville natale où il va lire le sujet poignant de son prochain livre, les *Fusillés de Malines*, épisode de la guerre des Paysans qui met en relief dans le passé, l'héroïsme de ses êtres de prédilection, comme il a glorifié leur courage dans le présent. Leur histoire est simple et émouvante, leur supplice héroïque et grandiose, comme l'a voulu Goya pour ses victimes de 1808.

Maurice Maeterlinck, en écrivant la lettre suivante, présentait déjà le talent qui allait s'affirmer bientôt en de maîtresses œuvres :

« J'ai relu vos *Nouvelles Kermesses* et cela fait du bien de les relire. Plus je vous lis, plus je me convaincs que seules peut-être de toute notre littérature d'ici, certaines pages de vous surnageront parce qu'elles ont je ne sais quelle vérité plus spontanée et plus certaine que les autres. Il devient banal de dire ces choses et cependant quand tout s'éclaircira et se décantera, ce sera cela seul qui restera. »

\* \* \*

La conception du roman pour l'auteur, demeure une flambée de fresques vivantes reliées par une vague idée maîtresse dont les chaînons, une fois détachés, offrent autant de contes complets. Tel est *Kees Doorik* avec son triptyque de la Ferme, de la Kermesse et des Gansrijders, qui est le jeu de la course à l'oie, tel sera le récit de la *Nouvelle Carthage*.

Le recueil amplifié à trois reprises avant d'aboutir à l'édition de 1891, constitue le tableau saisissant de la vie anversoise, au début du dernier quart du siècle écoulé, conduit par une intrigue amoureuse à peine

esquissée qui plane comme un symbole en rattachant les événements, coloré d'une autobiographie largement brossée et légèrement atténuée pour les besoins de la fiction.

Le roman naturaliste a trouvé un adepte. Le style fruste et imagé de *Kees Doork* devient plus facile, plus limpide, apparemment moins fouillé. Le poète de la terre abandonne ses pinceaux et ses couleurs, et froidement, avec une puissance narrative sobre qui peut nous faire regretter les évocations superbes du sol flamand qui sue la vie et la chair, nous introduit au cœur de la cité dont nous connaissons les basses intrigues du commerce et de la finance, le conflit éternel du capital et de la plèbe, la montée de la vague des opprimés à la conquête de leurs droits, la corruption charnelle de la bourgeoisie à côté des plaisirs faciles cueillis de bouge en taverne, les réjouissances folles de cette ville austère à la peine, aussitôt dévergondée dans ses ripailles. Comme un cortège faisant défiler ses groupes et ses chars, le livre d'or de l'histoire s'ouvre et s'emplit de caractères de feu.

Le concept de la grande pitié à l'opprimé demeure sacerdotal : L'exaltation des loques humaines, turbinant dans les fabriques putrides, la vie mouvementée des écumeurs, des « rats de rivière », des vagabonds des hors la loi mêmes, devient une hantise. La spéculation anarchiste se lève et crie sa doctrine. Les foules hèlent aux rébellions pour atteindre cette société dont la folle superbe les insulte, les domine et les tue .

Rappelons nous la tutelle qui jeta le jeune orphelin, dépaysé, dans le chemin de la vie du parent industriel. C'est le début de l'œuvre nouvelle. Le cousin Dobouziez mène grand train à la ville et sa fabrique de bou-

gies, très florissante, occupe des centaines de machines humaines. Le jeune intrus, en un contraste frappant à l'existence de parvenu qu'il doit mener et subir, puisera aux sources des énergies vitales qu'il verra se confondre aux forces de la nature, captées pour assouvir les appétits d'un homme d'action et de volonté. Ce magnat de la fortune a une ravissante fillette qui s'épanouira aux côtés du cousin sauvage, comme une fleur trop belle pour ses pensées inhabiles, trop pure à ses lèvres assoiffées de vie et de volupté. L'adolescente s'affirme le symbole radieux d'une chimère, et sans que les péripéties de l'action la sacrent telle, elle apparaîtra comme une vierge lumineuse, planant au-dessus de ce monde veule qui n'était pas fait pour elle, mais dont elle ne put dominer l'hallucinante emprise, marquée de concessions inévitables.

L'amour pour la plèbe des campagnes s'est reporté chez l'auteur, à la force grouillante de la ville. L'ouvrier, l'artisan, le laboureur sont de la même grande famille dont il se sent être et vivre. L'atmosphère des salons poudreux lui pèse. Il ne trouve repos que dans les griffes de l'hyène empestée, la fabrique qui broie la vie et voue lentement à la mort, ces masses qui œuvrent comme des brutes traquées, superbes dans leur effort comme dans leurs passions rudes.

Mais une clairière s'ouvre sur le fleuve dont Anvers, la Reine accorte, hèle gaîment dans ses flancs, les carènes de tout l'univers. L'orphelin quitte la tutelle, s'assimile le travail titanesque du port qui est un volcan d'énergies en fulminante gestation. L'homme abject que l'idôle vient d'épouser, réapparaît : chevalier d'industrie, constructeur de navires pour le moment, rat de



la finance aux antécédents très obscurs et cyniquement immoraux. Cet accident transporte l'action en pleine vie commerciale, au milieu du brouhaha de la bourse, parmi les appétits spéculatifs des sangsues gavées d'argent. La rapacité des fourbes du commerce est mise à nu et l'on voit cette chair corrompue, polluant toutes les vertus sur son passage. A ce moment se place une des pages les plus dramatiques de toute l'œuvre d'Eekhoud. C'est du théâtre poignant qui s'élève comme une affirmation ibsénienne. Écoutez plutôt : Le gendre de Dobouziez est acculé à la faillite. Il appelle son beau-père à lui dans son bureau, au cours d'une réunion mondaine qu'il entretient dans son hôtel :

« Et Dobouziez se laissa tomber, épuisé, dans un fauteuil.

» Béjard avait écouté presque tout le temps, en se promenant de long en large, et en opposant une sorte de sifflement aux vérités les plus cinglantes .

» Au-dessus, dans les salons, la voix de Mme Béjard continuait de résonner, profonde et mélancolique. Et cette voix remuait l'industriel jusqu'au plus profond des entrailles. Car, si Dobouziez souffrait dans sa probité et sa prudence de négociant de s'être mépris à ce point sur la vertu commerciale de son gendre, il s'en voulait surtout d'avoir exposé le repos, la fortune et l'honneur de sa fille aux risques et aux accidents de pareille association.

» Dobouziez avait songé au divorce, mais il y avait l'enfant, et la mère craignait d'en être séparée. En invoquant les difficultés de sa propre situation, le fabricant n'exagérait pas. A des années de prospérité, succédaient un marasme et une accalmie prolongée. Depuis longtemps, l'usine fabriquait à perte ; elle n'occupait

plus que la moitié de son personnel d'autrefois. Dobouziez s'était saigné à blanc, dix fois, pour remettre à flot les affaires de Béjard.

» La suspension de paiements de la maison américaine notifiée à Béjard, l'atteignait aussi. Comment ferait-il face à cette nouvelle complication ? Il ne pourrait se tirer d'affaire lui-même qu'en hypothéquant la fabrique et ses propriétés.

» Mais pouvait-il laisser mettre en faillite le mari de sa fille, le père de son petit-fils et filleul ?

» Béjard l'attendait à ce silence. Il l'avait laissé se débattre et expectorer sa bile, il lisait sur le visage contracté du vieillard les pensées qui se combattaient en lui. Lorsqu'il jugea le moment venu de reprendre le débat, il recourut à son ton doucereux de juif qui ruse :

— Trêve de récriminations, beau-père, dit-il. Et nous nous jetterions durant des heures nos torts réels ou prétendus à la tête, que cela ne changerait rien à la situation. Parlons peu, parlons bien. Rien n'est désespéré, que diable ! Bien entendu, si vous ne vous obstinez point à me plonger vous-même dans le borbier où je me sens enfoncer. J'ai calculé sur cette feuille — et vous pourrez l'emporter pour vérifier, à loisir, à tête plus reposée, l'exactitude de mes chiffres — que ma dette et mes obligations s'élèvent à deux millions de francs... De grâce, plus de secousses électriques, n'est-ce pas ?... Que j'achève au moins de vous exposer la situation... J'ai de quoi, en caisse, faire face aux quatre premières échéances, représentant près de huit cent mille francs. Cela nous mène jusqu'au premier du mois prochain.

— Et alors ?

— Alors je compte sur vous...

— Vous comptez sérieusement que je vous procure plus d'un million ?

— On ne peut plus sérieusement.

» Le même mortel et crispant silence, pendant que Gina chantait là haut, en s'accompagnant, les nobles mélodies des classiques allemands. Dobouziez se prend le front à deux mains, l'étreint comme s'il voulait en exprimer la cervelle, puis il lâche brusquement, se lève, ferme les poings, et sans s'ouvrir autrement auprès de Béjard d'une résolution extrême qu'il vient de prendre, il lui dit :

— Laissez-moi quinze jours pour aviser... et ne vous empêtrez pas davantage d'ici là...

» L'autre comprend que le beau-père le sauve, et marche vers lui, la main tendue, confit en douceâtres formules de gratitude...

» Mais Dobouziez se recule, porte vivement les mains derrière le dos.

— Inutile !... Si vous êtes réellement capable de quelque reconnaissance, c'est à Gina et à l'enfant que vous la devez... S'ils n'étaient pas en cause !...

» Et il n'achève pas ; Béjard ne manquant pas d'entendement n'insiste plus.

» Tous deux remontent dans les salons et feignent de poursuivre une conversation indifférente.

» M. Dobouziez va se retirer. Gina l'accompagne dans le vestibule et l'aide à endosser sa pelisse, puis elle lui tend le front. Dobouziez y appuie longuement les lèvres, lui prend la tête dans les mains, la contemple avec orgueil et tendresse :

— Serais-tu heureuse, mignonne, de demeurer encore avec moi ?

— Tu le demandes !

— Eh bien, si tu te montres bien raisonnable, surtout si tu reprends un peu de ta gaïeté, je m'arrangerai pour venir m'installer chez toi... Mais garde-moi le secret de ce dessein. Bonsoir, petite... »

Au hasard de la fiction, cet épisode atteint le sommet des plus belles évocations tragiques.

Puis viennent les Golgothas des grandes émigrations. Arrêtant la ruée de la fortune qui ouvrit l'ère de paix après l'opprobre de soixante-dix, une crise effroyable s'abattit sur la Flandre entière, éprouvant surtout les campagnes. Les pourvoyeurs de chair blanche gagnaient gros au trafic du transport qu'ils exploitaient d'un façon éhontée. Un de ces maîtres fourbes était l'armateur Béjard. L'auteur, en stigmatisant ces pratiques de pirates, au scalpel de la haine, nous fait vivre un de ces départs mouvementés. C'est l'exode de tout un village, bannière en tête avec son orphéon au complet. Tout un peuple va tenter la fortune, fuit la ruine qui menace. Le vieux curé sur le môle, prodigue les bénédictions qui lacèrent le silence de purs sanglots : Tout le prestigieux retable des Emigrants du Musée d'Anvers est là en pleine chair et vie et nul ne pourra douter de la source qui inspira Eugène Laermans, après la lecture émouvante de ces pages affreusement poignantes.

Le voile se lève sur le quartier du Rijt-Dyck dont la verve colorée de l'auteur va sanctifier l'offrande de la chair et ses plaisirs lourds de vices et de turpitudes. Endroit sacré dans la mémoire des vieilles souches de la cité, que nous les jeunes, entendons encore prôner par nos pères, tandis qu'un éclat de lumière et de joie passe à travers leur regard ouvert dans le souvenir. Les fastes clinquants de la volupté y atteignaient les nym-



phéades antiques. Il était des temples à arabesques où la chair semblait s'offrir dans des écrins d'or. La haute société de la ville y coulait les heures embrasées de ses ivresses, commandait des lesbéades folles, d'orgiaques prouesses en arrière-goût de festins pantagruéliques, sablés dans la grande ville. L'Anvers d'antan était fier de cette curiosité somptueuse, et l'homme de passage n'avait point visité la cité, si ses pas n'avaient erré, titubants, par ces ruelles mystérieuses.

L'auteur a connu ces lieux plastiques et sa vie y a vidé les moëlles prolifiques de ses vingt ans. Un tableau fulminant de vie se dégage, comme une fresque d'un coin regretté, conservée parcimonieusement dans un musée de souvenirs.

Le retour irrésistible vers les miséreux du faubourg, vers les gars de la banlieue s'affirme, faisant fleurir la terre saine trop longtemps délaissée déjà. Les rapports de la grande ville avec les campagnes s'accusent pour mieux détacher la poussée vers la liberté, la révolte pour les opprimés. L'exaltation aidant, les spéculations anarchistes, aiguillonnées par les déboires fatidiques, deviennent plus impérieuses. Au prix de sacrifier ses amitiés, l'auteur s'en va vivre désormais la vie de ces sacripants qui deviennent des frères. Il visite les maisons de correction, patauge dans la lie des métiers qui tous dans leur humilité, exhalent à ses sens, une étrange grandeur.

Les « runners », vrais pirates de rivière qui s'en allaient trafiquer l'enrôlement, à la rencontre des voiliers au retour de longs voyages, portent la rapacité et la cupidité dans les bas-fonds de la vie. Le marin, travaillé par ces bandits, est refait de ses écus, devient la chose des entôleurs qui pourvoient à son entretien sur

terre, à ses plaisirs charnels, mais surtout à son louage qui laisse grosse prime à l'entremetteur.

Fuyant cette station déchirante du calvaire, la joie nous entraîne aux sons gais du carnaval jordaenesque enluminé sauvagement de la couleur intense du terroir brutal. La bête humaine réveille ses passions, emportée dans le tourbillon des folies débraillées. Un moment de nerveuse aberration lève la révolte contre la belle idôle des ans de rêve. L'amant s'affaisse...

Le destin paraît, la rancœur sur la face, les mains crispées au glaive du jugement : L'être odieux qui râvit la femme, le filou qui ruina l'industriel, le fourbe qui ne recula devant aucune action éhontée, le meurtrier de la liberté, le buveur de sang qui lança à la mort les émigrants parqués dans ses bateaux rapiécés, gêne l'enfer dont il a trop longtemps usurpé les exploits.

L'explosion de la Cartoucherie, d'horrible mémoire dans les grands deuils de la Cité, donne la conclusion à cette page de la vie d'une époque. Le traître, maître de l'usine et responsable de la conflagration, est entraîné dans le désastre, en expiation de ses crimes, comme une apothéose magnifique du châtiment enfin assouvi.

Nous nous sommes laissé aller aux détails de la narration pour mieux étayer notre opinion sur la facture très personnelle de l'auteur. La vague aspiration amoureuse et toute platonique qui relie ces tranches de vie intense, exalte l'idôle, à l'image d'une chimère de soleil, d'un idéal qu'on croit tantôt atteint, aussitôt en fuite, mais laissant toujours en une gradation constante, un espoir plus fortifiant, une élévation d'âme plus complète. Et notre héros lui-même s'efface devant les péripéties puissantes qui l'entraînent dans leur tourbillon de vie et de mouvement :

Mouvement et couleur ! Une action effrénée d'un dramatique poignant qui ne procède pas du roman mais fait de la Nouvelle Carthage, une tragédie de la vie de la grande ville, pareille à ces mystères qui étalaient leurs épisodes en une suite de tableaux reliés vaguement entre eux par une maîtresse idée. L'incommensurable bonté, assaillie par les rafales du sort, qui finit par séparer dans le vertige étourdissant de la vie, le bien du mal, la loyauté de la perfidie.

La *Nouvelle Carthage* valut à l'auteur en 1893, le prix quinquennal de littérature française. M. Maurice Wilmotte justifiait en ces termes le choix du jury dans son rapport qui parut au « Moniteur belge », le 11 mars 1894 :

« En vous proposant, Monsieur le Ministre, d'accorder le prix quinquennal de littérature française à la *Nouvelle Carthage*, nous avons cru rendre un hommage d'équité à celui de tous nos écrivains qui doit le plus à lui-même et le moins à l'esprit de secte ou de coterie et en général aux influences étrangères. S'il était supérieur à ses concurrents par son originalité manifeste, il les égalait d'un autre côté par sa technique littéraire et par sa large et humaine compréhension. Ce qui caractérise M. Eekhoud plus que tout autre artiste belge, c'est la sincérité d'impression et le labeur probe dont ses ouvrages portent l'inimitable cachet. Tels ses ouvrages, tel l'homme lui-même. La religion de la souffrance humaine résume, semble-t-il, les aspirations si variées et parfois si ondoyantes de M. Eekhoud. Cet artiste à la patte rude, au verbe mâle et coloré, est aussi un sensitif dont la plume a des délicatesses infinies pour décrire les infortunes qui se cachent dans l'obscurité indifférente des villes. Toujours, quelque soit son thème,

M. Eekhoud reste l'observateur sincère, attentif et ému, du même peuple et de la même nature. Sa personnalité déborde dans ses œuvres sous les ingénieux déguisements d'une fiction romanesque ; mais si elle s'y manifeste avec une indéniable vigueur, elle n'apporte toutefois avec elle aucun étalage de vanité, aucune affirmation déplaisante d'un moi bouffi et mesquin. Elle ignore cette psychologie égoïste qui ramène à la glorification de l'individu toutes les conquêtes d'un cerveau généreusement doué. Elle est largement humaine et capable de la plus rare des abnégations. »

Au hasard des éloges qui saluèrent cette nouvelle œuvre, Maurice Maeterlinck écrivit une première fois en 1889, après que l'auteur eût ajouté à l'édition primitive, les chapitres des Emigrants et Contumace :

« Je viens de lire votre beau livre et vous remercie des belles heures de compassion aiguë qu'il m'a données. Je parle surtout de l'étrange et acide Contumace. Il y a là une acuité de pitié que je n'ai jamais rencontrée en aucun livre de langue latine. Il faut aller chez les Anglais pour trouver quelque chose d'analogue à cet étrange amour lancinant et presque sadique — dans le sens admirable du mot — pour tous les êtres qui nous entourent et votre immense charité toute moite, en sueur, fébrile et lascive d'intensité, me donne comme celle du grand Walt-Whitman, l'impression astringente d'un contact de muqueuse à muqueuse et fait monter à la bouche, l'eau salée et terrible des grandes sympathies. Vous trouvez extraordinairement le joint, le particulier, le détail écorché de tous ces frottements d'êtres qui passent en vos pages, entre vos phrases frottées d'alun et de vinaigre et qui donnent une étrange impression de communion immédiate et originelle à



côté de l'aridité des sensations latines auxquelles nous somme habitués. Je crois que cette acidité de l'âme germanique est unique au milieu des littératures, et je l'admire sans mesure partout où je la rencontre avec ses perversités charnelles inavouées et ses idées de petite fille vicieuse, comme Swinburne en a par exemple au coin de ses plus chastes vers. »

En 1891, lors de l'apparition de *Carnaval et Cartoucherie*, les deux dernières fresques de l'œuvre, Maurice Maeterlinck renchérit encore sur ses éloges :

« J'aime ce livre parce que je vous y retrouve tout entier dans l'étrange atmosphère anversoise que vous avez créée, libre, naturel et beau comme quelqu'un qui est dans sa maison et qui sait que nul ne peut le voir... Une chose superbe entre toutes c'est la *Cartoucherie* ! Et votre merveilleuse pitié qui s'accroît encore dans ce livre, une pitié toute spéciale, une pitié de convalescent, une pitié unique qui n'aurait de sœur je pense que chez les Slaves, mais moins intimement circonstanciée chez ceux-ci, moins détaillée, sans cette minutie d'amant fou d'amour, moins flamande en un mot, car je crois que c'est là votre triomphe d'avoir inventé la pitié flamande, et cette pitié intime, familière, presque inconvenante à force de tendresse est d'un effet extraordinaire dans ce grandiose *Delacroix de la Cartoucherie*. Je crois que ces dernières pages sont des plus belles que vous ayez écrites. »

La consécration officielle fit sensation. Il y avait quelque chose de changé dans nos milieux ministériels. Non seulement on y faisait l'éloge de la Jeune Belgique, mais on y couronnait son représentant le plus subversif et le plus révolutionnaire. Une brillante manifestation nationale fêta le héros en une levée de cinq cents

convives, représentant l'élite de la pensée de tout le pays. Jean Volders, le tribun socialiste, saluant le lauréat au nom des foules, lui porta ce simple toast : « A Georges Eekhoud, l'ami des travailleurs et des opprimés ! » que Camille Lemonnier amplifia en un superbe discours dont voici la péroraison :

« J'atteste l'œuvre entier de Georges Eekhoud, j'en évoque les amertumes, les révoltes, les sombres splendeurs. Il n'en est point qui soit mieux selon notre évangile social, selon notre espoir et notre besoin d'une meilleure répartition de la vie. Cet œuvre ne combat pas avec les armes habituelles ; il ne discute ni ne promulgue, mais il dégage des fluides, il aimante à la clémence, à la fin des séculaires divisions, à la bonne affection fraternelle. Vous y verrez cette sympathie, ce don d'effusion, cette faculté presque eucharistique d'être toute l'affliction des âmes qui ne peuvent s'exprimer et de leur donner une voix, car Eekhoud se dénonce le poète et l'ami des taciturnes. Il les confesse, il les console, il les attire à lui de tout le magnétisme de son cœur miséricordieux. Les âmes muettes sont entre ses mains comme des malades de ne savoir de quoi elles souffrent et pour quelles fautes elles sont punies. Il se couche auprès d'elles sur les lits de douleur, il baigne ses yeux en leurs nostalgies, il lave leurs plaies et y appuie le grand baiser que St-Julien l'Hospitalier mit à la bouche des lépreux. C'est aux simples, aux humbles, aux déçus qu'il voue ses ferveurs. Il brûle pour eux d'un amour qui est une souffrance et voudrait racheter la détresse sociale en l'assumant toute, en se transperçant jusqu'au sacrifice corporel des épées retirées vives de la blessure des âmes. »



Avec *La Faneuse d'Amour* dont la première édition parut en 1888 sous le titre : *Les Milices de Saint-François*, le talent de Georges Eekhoud a atteint pleine maturité. C'est aussi sa première œuvre bâtie à la conception du roman contemporain avec la ligne maîtresse et le développement équilibré des événements. Les plus hauts sommets sont franchis avec une simplicité de moyens remarquable. L'intrigue se résume claire, sans recherches, sans digressions : Une fille du peuple, embourgeoisée par la fortune, épouse un aristocrate terrien. L'ambition de parents parvenus est satisfaite, mais la chair, transplantée, se vengera : Il y aura le retour à la race, quand un fort de la lignée des rustres aura passé. Le fruit d'une possession hallucinée mûrira dans les entrailles, comme un acte eucharistique posé par une destinée inévitable.

L'héroïne, Clara Mortsel, choisie par le comte d'Adembrode pour régénérer sa lignée tarée, est un être d'exception sorti de la matrice généreuse du peuple dont elle porte l'empreinte indéfectible. Les parents pourront assaillir et dominer la fortune jusqu'à renier leurs origines, l'enfant demeurera rivée à cette plèbe forte qu'elle sait être de son sang. La sève des labours se dévoile à ses appétits par son union imposée. Elle s'émerveillera devant « ces bruyères fleuries qui roulent à perte de vue les vagues d'une mer rose. Elle connaîtra les convulsions prolifiques qui germent les semailles et mûrissent les moissons.

Un plain-chant s'élève à l'exaltation de la terre simple et élémentaire. Un style mesuré cette fois, plus posé, moins sauvage que celui de Kees Doorik, moins

imagé peut-être, brillant avant tout par sa simplicité biblique, accuse une possession plus complète de la sensibilité. Toute la poésie de la vie des champs coule en ces phrases martelées sans effort apparent. Tout devient judicieusement nécessaire. C'est l'acheminement droit et sans emphase, vers un but qu'on sait du domaine de son pouvoir. L'auteur a conscience de sa force. Il est fier de posséder sa création, de pouvoir l'assujettir à son immense pitié.

L'héroïne est une valeur de choix et non de création. Elle a la folle exubérance de la race; elle reflète l'épanouissement d'une nature saine et vibrante. L'écrivain découvre en elle ses propres penchants, des aspirations identiques. Il sait qu'il peut vivre et jouir à ses côtés, de la même vie séveuse, du même idéal de la lumière. Un amour vrai et spontané éclaire l'action, résultante d'une contemplation irrésistible pour la souche élémentaire qui fructifie les campagnes et crée les êtres d'élection. Sussel Waarloos, le paysan aimé dans l'étreinte mystérieuse provoquée par Clara, incarne la terre génératrice, comme l'héroïne en est la contemplative servante qui se donne et s'en glorifie, satisfaite du sacrifice consenti pour un instant de jubilation, pour un éclair de sa passion hallucinée.

Le sol a sanctifié les moissons : Les flancs fructifiés lèvent la souche nouvelle de la terre dans la maison stérile d'Adembrode. L'ordre, amené par une conclusion toute biblique, retourne sur toutes choses : Sussel épousera une fraîche paysanne afin que son œuvre se procréé selon la norme de la nature qui fuit l'exception. La femme est résignée. Sa conscience dévoilée à l'amant d'un soir assume le terme de la torture. Clara accepte le vœu impérieux du sort, bénit la terre, immole



sa pensée troublée en holocauste à la salutation angélique qu'elle égrène avec ferveur, anéantie par l'au-delà qui ordonne les semailles et fait éclater la germination de la vie.

« Georges Eekhoud, dit M<sup>me</sup> Rachilde (1), brûle son papier, il flambe, il incendie et embrase la poitrine du lecteur de son souffle ardent. Lisez dans la *Faneuse d'Amour* le portrait merveilleux de Clara, comtesse d'Adembrode, née petite Mortsels, et vous aurez le résumé de l'âme, du caractère littéraire et du cerveau de cet homme. Je dis « homme » intentionnellement. Eekhoud est par excellence, dans le groupe des cerveaux d'élite, le cerveau mâle, celui qui possède irrésistiblement son lecteur. Il me paraît naturel que les violents violent puisque c'est leur métier. Il nous prend de force : Psychologie, philosophie, morale et cheveux coupés en quatre ne sont plus en question au bout de huit pages du livre, car vous avez vu, aimé, admiré ou détesté ce dont il parle : Vous avez vécu sa passion ou sa haine et il nous a gonflé le cœur de son personnel désir. Plus tard on découvre les pierres précieuses au milieu de la lave encore chaude et l'on s'étonne que la finesse, la bonté, la vérité, la beauté soient enfin si nues et palpables, des plus chaotiques ignitions. Georges Eekhoud est un amant du peuple dans toute la grandeur de l'expression. Il aime le peuple d'un si réel amour qu'il en fait son troupeau, une foule d'êtres bons, tendres, si farouches qu'ils en deviennent des animaux féroces souvent mais ne sont jamais des animaux domestiques. Il a une âme de pasteur, et cette folie de la plèbe, du renoncement et du grouillement

---

(1) *Mercur* de France, novembre 1900.

par générosité pure dans les bassesses et les ordures, c'est la folie même du Christ...»

\* \* \*

Le *Cycle Patibulaire*, édité en 1892, continue la période des contes, inaugurée par les *Kermesses* brutales, poursuivie par les *Nouvelles Kermesses* contemplatives. Le Cycle jouit plus intensément de la terre. L'auteur y glorifie ses amours sous la grande aile de lumière des campagnes prolifiques. Le jardin qui est toute la Flandre, se fait le séjour radieux du poète. Les arbres deviennent les meubles de la grande plaine qui est sa maison. Les fleurs et les fruits, bibelots rares rangés pour le plaisir de ses yeux éblouis, fêtent la belle fermière aux sèves puissantes, la fée vigoureuse de cette oasis de luxuriante délectation.

Hiep-Hioup et Gentillie, diptyque d'un symbole déjà chanté, brûlant l'anthithèse, se rejoignent dans l'exaltation d'une aspiration identique. La fille vagabonde, héroïne du premier conte, image de la terre affranchie, se révèle accorte à ceux qui l'étreignent dans leurs labeurs magnifiques, se refuse à l'intrus dont nul prix d'or ne peut conquérir sa sauvage liberté.

Gentillie, la fille de la plaine, malgré la misère et les souffrances qui la menacent, renie le bonheur facile pour se joindre au vagabond, à l'homme libre, la terreur de l'ordre et le renégat de la justice : attirance de légende peut être, hantée par les voiles rouges de quelque Vaisseau Fantôme ; attirance surtout vers la liberté, vers la nature sauvage qui étreint l'être de ses effluves inexplicables et irrésistibles.

Le Moulin-Horloge est non seulement le plus beau conte du Cycle, mais un des meilleurs de l'auteur :

« Je sais un moulin broyant aux infâmes le pain de l'expiation... »

L'effort pénitencier de ces colonies de vagabonds y est tracé en larges balayées de couleurs grises et ternes où couvent la haine et la sourde révolte, comme un orage menaçant qu'on entend rugir au loin déjà :

« Et depuis ma confrontation avec ce mirifique phénomène du Moulin-Horloge, mon pain a contracté une amertume indélébile et quoique j'entreprenne, toutes mes heures sonnent au cadran de la malchance. »

Avec « Le Quadrille du Lancier » l'auteur entame une fois encore la chair vive des voluptés, et son verbe gronde la plainte immense et inassouvie de la sève qui exulte. Le Cycle est clos. Une sensation d'herculéenne force semble se dresser, une gestation plus houleuse veut se préparer. Il n'est pas de semailles trop prolifiques pour atteindre les moissons de feu qui contiendraient toute l'ivresse de la terre. On demeure haletant, énérvé, et les mains se tendent vers une chimère qui serait de la chair en fusion. C'est l'impression ressentie merveilleusement par une lourde journée d'été quand les midis reposent leur haleine torride sur les verts las, brûlant les sables et couchant les labeurs. Un désir identique s'éveille... Une pensée s'en va par le monde... Jouir ! dit une voix.

La critique enchérit encore à propos de ce livre sur ses précédents éloges. Henri de Régnier notamment marqua ainsi à l'auteur, son approbation complète :

« J'ai admiré votre robuste et âpre talent, la nette ordonnance de ces histoires, leur invention tragique, et son style d'une couleur et d'un mouvement incompa-

rables, les grandes dons qui font de vous un haut écrivain et que j'ai toujours admirés dans vos autres livres comme dans celui-ci. Ce sont de vibrantes pages que ce Tribunal au chauffoir, et ce Quadrille du Lancier, et ce Hiep-Hioup qui est vraiment un chef d'œuvre de concision et de vie.»

Jules Destrée s'extasie tout autant : « Mais la dernière nouvelle « Le Quadrille du Lancier » est formidable. Elle est un aspect imprévu de ta nature, logique certes, mais si le fonds est resté le même, le décor au moins est sans équivalent dans ce que tu nous donnas déjà. Le croirais-tu, elle m'a fait exactement penser à un primitif : Il y a à Louvain un Thierry Bouts, il y a en Italie des Saint-Sébastien qui sont d'une façon stupéfiante et absolue, en « angélique » ce que tu as fait en « moderne », c'est-à-dire en « infernal ». De même Rops est le revers de l'Angelico. A nouveau et de façon saisissante, ta nouvelle procure cette analogie des contraires. Mais après cela ! Que voudra-t-il ton esprit ? Je te prédis une crise de sanctification et de mysticisme. Gageons que tu en as déjà senti les premières atteintes ? »

Maurice Maeterlinck apporte encore un tribut enthousiaste et ému à l'œuvre qui le charme. « C'est vraiment un très beau livre, ce noir et orageux et si terriblement tendre Cycle Patibulaire. De toutes vos œuvres la plus belle et l'une des plus profondément sympathiques que je sache. C'est étrange et captivant comme une tempête furieuse suivie de caresses maternelles et l'on est si peu habitué à ces choses que l'on ne sait comment exprimer la sensation neuve de ces vitriols de tendresse. Je ne vois avant vous que Michelet et Swinburne. Mais leurs exaspérations monstrueuses et mer-



veilleuses sont limitées et n'ont lieu qu'autour de certains corps de femmes, tandis que les vôtres sont vraiment générales et d'une puissance souvent bien redoutable. Vous m'apparaissez ainsi par moments, le Swinburne effrayant des grands pauvres. »

Jean Lorrain, se rencontrant avec Maeterlinck définit l'impression troublante qu'il disait se dégager du Cycle, en le qualifiant d'anarchisme érotique.

Dans la correspondance d'Oscar Wilde on retrouve une lettre à un ami d'Angleterre auquel l'auteur conseille : « Si vous n'avez pas lu les livres de Georges Eekhoud — il est flamand — commandez les tout de suite : « Mes Communions et le Cycle Patibulaire ». Le dernier contient une merveilleuse histoire qui m'est dédiée.. »

Jean Lorrain écrivit encore à propos du Cycle dans la Pall-Mall semaine du Journal, après avoir cité Rops et Lemonnier, : ...« Sans oublier un monsieur Georges Eekhoud, auteur belge, dont les livres fleurent sans vergogne aucune, mais avec quelle intensité, la cantharide, le soufre et le phosphore. »

\* \* \*

Nous avons suivi l'auteur à Bruxelles où il se fixe définitivement en 1881. Nous l'avons vu joindre aussitôt le mouvement Jeune Belgique. Successivement après avoir publié en 1881 une étude sur l'œuvre de Henri Conscience, le romancier flamand, ami de ses jeunes ans, Georges Eekhoud s'affirme par Kees Doorik en 1883. Les Kermesses paraissent l'année suivante, La Faneuse d'Amour en 1888, ayant titre Les Milices de St-François, les Nouvelles Kermesses en

1887. Entretemps l'auteur travaille à la Nouvelle Carthage dont la première édition est lancée en 1888. Le dernier sujet s'amplifie successivement en 1889 et 1891, de Emigrants et Contumace d'abord, de Carnaval et Cartoucherie ensuite. La même année paraissent Les Fusillés de Malines et en 1892, le Cycle Patibulaire.

Eekhoud est devenu une personnalité. Son amour pour les opprimés, son art noble et sincère, l'ont fait remarquer au delà des frontières. Ses livres se traduisent. La Nouvelle Carthage connaît une dizaine d'éditions avant d'entrer au Mercure de France. L'œuvre est traduite trois fois en allemand. Tout Eekhoud est publié en Russie où on découvre qu'un Gorki belge existait bien avant celui que les Slaves encensaient et qu'on aurait pu nommer à plus juste titre un Eekhoud russe. Toutes les œuvres se vendent en flamand. Plusieurs volumes sont traduits en polonais, en tchèque, en dialecte hébreux, et en... esperanto !

Le Gorki belge devient le personnage tout indiqué pour faire mûrir les idées anarchistes qui atteignent vers les quatre vingt dix, une expression plus violente dans la plupart des pays civilisés. La bourgeoisie sent l'approche de la tempête. L'auteur voit peut-être son rêve de la terre égale pour tous et nourricière des justices élémentaires, atteindre sa plus vivante expression. Reclus prévoit la révolution sociale. Kropotkine a donné le premier coup de massue à l'empire de la réaction. L'art révolutionnaire de Ibsen a ébranlé la société corrompue. Wagner a réveillé les masses à une conception musicale nouvelle.

La liberté enflamme l'art qui renie bientôt les conventions et les académies. Un souffle nouveau embrase des pectoraux sains et robustes. Le mouvement social

crée la « Société Nouvelle » en Belgique et Reclus y donne libre cours à ses pensées indépendantes. On crée l'Université Nouvelle à Bruxelles. Eekhoud suit le mouvement qui répond entièrement à ses aspirations, à son concept de la vie comme il l'a affirmé déjà dans maintes œuvres. Il collabore à la revue d'avant-garde, devient professeur de littérature à l'Université. Il est le correspondant des *Entretiens politiques et littéraires* de Paris, qui forment bientôt le nouveau *Mercure de France*.

La Jeune Belgique a vécu. Avec Verhaeren, Maeterlinck et Demolder, Eekhoud quitte l'étendard râpé. Il crée le *Coq Rouge*, un organe combatif et révolutionnaire et entre dans la vie politique active en joignant la section littéraire de la Maison du Peuple.

Les idées anarchistes ont gagné les sphères littéraires. Zola en perpétue les types dans plusieurs de ses romans pour ne citer que *Germinal* et *Travail*. Rosny crée ses plus beaux romans dans cette effervescence. Marcel Prévost et Daudet n'y demeurent pas insensibles. Camille Lemonnier donne *La Fin des Bourgeois*, Paul Adam, le *Mystère des Foules*, Camille Mauclair, le *Soleil des Morts*. Cet engouement profite à notre auteur. Il était l'exilé : il devient une force. Beaucoup découvrent son talent qu'ils ignoraient exister depuis plus de dix ans. La consécration officielle sème des fleurs à la *Nouvelle Carthage*.

Le professorat témoigne d'une érudition dont les qualités sont bientôt vantées parmi les savants. Causeur charmant et imagé plutôt que conférencier, Georges Eekhoud captive par son juvénile enthousiasme. Le peuple à son tour lui réclame le bénéfice de ses études fouillées, l'invite à causer en sa maison. Les déshéri-

tés ont leur romancier, comme Verhaeren est leur poète et Meunier leur sculpteur.

Au hasard de ses causeries, l'auteur témoigne bientôt d'une préférence marquée pour la période shakespearienne et en particulier pour les dramaturges contemporains du génie qui les éclipsa de sa gloire en les menaçant de l'oubli. Le fruit de ces multiples travaux est consigné dans l'étude : *Au Siècle de Shakespeare*, publié en 1893, vrai monument d'histoire et d'érudition.

\* \* \*

*Mes Communions*, parues en 1895 réveillent le Cycle des kermesses. Les visions se sont élargies, puisent tantôt au sein de la ville natale, plus loin dans la campagne campinoise, là-bas à la mer ou encore au pied des montagnes helvétiques. Les contes hèlent des souvenirs épars dans la vie de l'auteur, rappelant son éducation en Suisse, son passage à l'école militaire ou le gai retour parmi les visages aimés du pays de prédilection. Le thème principal a cessé d'exalter la terre. La grande hantise devient l'idée anarchiste : Plus de vaine pitié, mais la révolte ouverte de l'être las de saigner qui veut la justice et la rançon des peines passées. La vie politique réclame l'auteur, en quête sans cesse d'exemples de la cupidité des maîtres, de la symbolique grandeur des parias.

Le terrain d'observation se fait plus vaste. La grande pitié va embrasser la race entière. Il y aura bien encore des rappels au culte régional comme la Fête du pain dans l'Honneur de Luttérath ou la nostalgie du clocher dans la Petite Servante. Le Coq Rouge, une œuvre maîtresse, évoquera encore le courage et l'abné-



gation des beaux rustres de la campagne choyée. Dèjà l'horizon découvre la mer où se lève la révolte de Burch Mitsu, le pêcheur martyr ; dèjà le voyageur arpenté les faubourgs de la capitale, buveur d'aventures, et pénétrant les injustices, se fait l'avocat virulent des déshérités de la banlieue grise qui lui confiera plus tard la confession crispante des souffrances endurées avec fierté.

Écoutons plutôt ce que dit l'auteur lui-même de l'amplification de ce concept qui se lève comme une plainte déchirante submergée par les sanglots d'une incommensurable douleur :

« Après les rusticités tragiques et pitoyables, les odyssees d'irréguliers et de va-nu-pieds des grandes villes, j'ai élargi encore le champ de mes investigations littéraires et philosophiques. Dans mes derniers écrits j'étendais ma compassion pour la souffrance et l'opprobre humains aux paysages, au théâtre de ces misérables, aux garigues de la Campine, aux banlieues lépreuses jonchées de gravats et d'orties, aux pouilleries et aux asiles de la capitale comme de la Métropole. J'aurais voulu voir mes pages fauves et électriques s'adapter à mes ruffians comme leurs guenilles à leurs carcasses. Et la province où se passaient mes derniers récits, notamment la Campine, ne fut bientôt plus dans ma pensée qu'un pays de symbole, que le décor triste et pathétique, adéquat à toutes les misères et qui, agrandi, intensifié, englobe tous les enfers sociaux, toutes les cités dolentes, comme dit Allighieri. »

Le pays a tout donné à la verve généreuse de l'artiste et celui-ci, tant il a senti son essence vibrer en ses veines, s'est assimilé son sang et sa vie. A l'émotion fait place le cri désespéré de la révolte, quand soudain

la bonté reprenant ses droits anciens, exulte à nouveau : L'humanité peut être flétrie dans son iniquité, mais aussitôt comme voulant la sauver de ses errements, l'auteur s'écrie : « Société, ce que tu gagnerais de tes enfants, si tu t'ingéniais à semer et cultiver les fleurs sublimes de leur cœur ! »

Eekhoud ne sera pas tribun. La route, envisagée peut-être, n'est pas celle qui convient à son tempérament. Il ne se sent pas l'homme de la lutte intense. Il n'est pas l'animateur qui fera poindre la révolte à l'horizon rouge. Subjugué par la tâche, il s'endort en une vision magnifique, un vain espoir aux lèvres, tandis que son rêve merveilleux porté par Le Styрге, consume son offrande :

« Et devant lui s'avavançait la créature tant adorée, la Beauté patriale, la synthèse suprême de tout ce qu'il avait regretté ou espéré. Elle le regarda triste et repentie, triste comme la vierge coupable pendant une minute de sommeil ou de folie, pitoyable comme le crime inconscient et fatal. Elle lui avait fait tant de mal, elle lui en ferait encore peut-être, elle se parjurait souvent, mais, en cette minute elle l'aimait autant qu'aux plus cuisantes périodes de leur conjonction ; et il ne put lui en vouloir, et quand leurs lèvres se touchèrent, il y goûta, surcroît d'infemale volupté, le baiser de tous ceux qu'elle avait possédés.

Avide et bourrelé, il se clouait à cette chair d'opprobre, comme un rédempteur à sa croix ; il s'y était cloué pour jamais et il ne s'en détacherait que lorsque cette terre périrait par l'eau ou plutôt par le feu. »

Emile Verhaeren dans le numéro du 24 février 1895 de l'*Art Moderne*, marqua l'œuvre du beau salut suivant : « Les Communions de Georges Eekhoud dont la

puissance d'émotion est telle que si un poing noueux vous serrait la gorge et ne vous lâchait que haletant et éperdu, l'impression serait moins rouge et moins angoissée. »

Paul Adam à cette occasion célèbre le talent de notre auteur : « Vos contes nous révèlent une façon de sentir que jusqu'à vous nul écrivain ne réussit à rendre avec le succès d'une observation exacte. »

Pour clôturer cette période, qu'il soit permis d'exalter le chemin parcouru, en répétant avec Edmond Picard :

« Georges Eekhoud ! Un des grands de notre Renaissance littéraire. Un des premiers qui dédaignèrent de s'inspirer de l'étranger. Un des chantres les plus sonores de notre sol national et de ses mœurs. Un créateur d'Originalité ! »

\* \* \*

Escal-Vigor !

L'auteur, las de stigmatiser les injustices, voit ses efforts s'écrouler devant le mal atavique qui semble devoir se perpétuer immuablement. L'espoir de la révolution sociale a été une chimère. L'animateur veut le repos dans le milieu de rêve qu'il créera pour y plonger son enthousiasme réalisé. Jusqu'à présent nous avons vu que son art avait été surtout descriptif, dramatique dans le sentiment et le mouvement. *Escal-Vigor* est la première œuvre qui va se réclamer toute de l'inspiration. Georges Eekhoud est trop rivé toutefois au sol patrial pour que les épisodes nouveaux n'aient pas leurs attaches primordiales dans la vie même qui entoure leur créateur. Nous verrons Henry de Kehlmark, le

héros, initié aux vastes connaissances, par certain pensionnat célèbre où nous avons rencontré l'auteur déjà. Le même personnage légendaire aura un caractère très identique à celui qu'on s'est plu de reconnaître à l'écrivain taiseux. Sa sentimentalité nous apparaît vécue et des affinités indiscutables de bonheur intense, de contemplation, de susceptibilité allant jusqu'à la névrose, se livrent fréquemment et s'exaltent comme si l'écrivain en interrogeant son propre héros, se sentait incarné en lui.

Autobiographie dira-t-on ? Non pas ! On présumerait plutôt que l'auteur ait voulu repérer son rêve de vérités vécues, de crainte que sa vision ne l'éloignât trop des champs féconds foulés jusqu'à présent. C'est ainsi que les êtres chers qui ont ensoleillé sa vie de tourmente, meublent l'œuvre de pages attendries. La vénération d'Henry de Kehlmark pour l'aïeule nous rappelle d'une façon saisissante la femme d'élite qui vint secourir l'auteur vagabond. Blandine, elle-même, par son immense bonté, puise sa grandeur auprès d'affections chéries, hélas disparues à jamais. N'est-ce pas elle qui exalte la fête du Rozenland ou de la Rosière dans l'œuvre qui nous occupe, et n'avons-nous pas vu dans *Nouvelles Kermesses*, le conte de la Fête des St-Pierre et Paul traitant le même sujet, dédié : « à mon amie Anna Cornélie », celle qui devint la compagne idéale d'une vie d'apostolat et de probité artistique ? Georges Eekhoud, aimé, choyé, vénéré surtout par une sainte femme des Flandres, lui a ouvert le palais de ses enthousiasmes, l'Escal-Vigor, et l'y a conviée à la vie selon le rite de ses passions, selon les arcanes de sa liberté. Le fervent amour pour Guidon devient un symbole et nous voyons incarnées sous les traits de l'adolescent, toute l'attirance



du sol natal, toute l'aspiration qui se résume dans l'idée déifiée de ce qui est la Patrie. Il n'est pas le Thyl jovial et bon vivant comme le voulut de Coster pour représenter la Flandre : Il est le ciel brumeux, la nature revêche, l'âme bonne immensément de la Campine désolée.

Henry de Kehlmark est revenu à la terre. Il va vers le peuple et se sent revivre dans ce milieu de vérité, parmi les joies fortes et les sains labeurs. Il trouve l'être de prédilection parmi les vagabonds qu'il n'a cessé d'admirer. Il vit un temps leur vie participant à leur liesse, à leurs travaux, pour mieux s'isoler bientôt avec l'élu, dans la vie contemplative et spirituelle. L'auteur choisit-il cette solution de propos délibéré ou spontanément ? La réponse demeure difficile. Il est avéré néanmoins, que dix ans auparavant, c'eût été une concession sacrilège à l'idéal forgé. En cette heure de maturité, l'auteur a hâte de vivre en rêve la vie de liberté qu'il a tant souhaitée mais dont il commence à désespérer d'en voir jamais poindre la réalité.

Le caractère s'accuse aussi davantage et bien des confessions de Kehlmark sont des glaives rougis au sang de l'écrivain. Eekhoud met la race à nu et parce que flamand, se sait voluptueux à l'extrême. Kehlmark n'est pas un être d'exception. Il est la quintessence d'une race. Sans doute d'autres ont jugé différemment. D'autres, oui, des étrangers ceux-là, ignorant le sang qu'ils châtient, ont fait d'un héros, un hors la loi sexuel et vicié comme est hors la loi pour eux, le vagabond qui râvit sa pâture, alors que ce vol est un tribut que la société lui doit. Ah oui ! Les diables froids, vous qui ne pouvez frémir de ces élans séveux qui gonflent le pœil de la flamande et travaillent ses flancs d'effluves

embrasés, vous ignorez ce que dit la couleur rubénienne et ce mouvement qui dans un torse d'athlète, met tout un monde en branle. Vous ne savez par ce que veut le rire jordaenesque parmi les fêtes débraillées qui sont les festins de la chair. Pour nous, flamands, la saine volupté est notre raison d'être et quand le soleil nous frappe la face de ses rayons cuisants, c'est une étreinte qui embrase notre chair et fait bouillonner notre sang trop riche pour ne pas se donner éperdûment. Notre langage libre ne fut jamais vicié de concessions prudes ou hypocrites. Notre pudeur rejette les nippes mensongères et se purifie dans la nudité. Voilà pourquoi l'élan final d'Escal Vigor demeure une vérité qu'il n'appartient à personne de blasphémer.

L'auteur puisant en marge de ses enthousiasmes passés, atteint son idéal par un rêve de beauté et s'y complait, donnant libre cours à ses aspirations. Il a résumé la race, montrant sa joie dans les traits de la plantureuse Claudie aux charmes rubéniens, sa volonté d'être par l'attachement symbolique à la Patrie spirituelle qu'il cultive en une adoration païenne pour le jeune Guidon. L'idée de sacrifice, incarnée par l'image de Blandine, atteint les plus hauts sommets de la bonté humaine. Une atmosphère surnaturelle nimbe les paroles, les actes et les souffrances gaîment consenties de cette âme d'élite. Elle devient le dédoublement de la pensée du héros, la muse qui prépare le règne de béatitude, immolé dans la mort parce que la vie n'est pas assez vaste pour contenir son éternité.

Escal-Vigor demeure une force vitale qui sera à jamais la synthèse de la race. L'œuvre ne sera d'aucune époque parce qu'elle continuera à s'affirmer une vérité dans le temps. Elle a atteint la puissance spirituelle

d'un peuple en mettant à nu les aspirations les plus nobles qui ne pourront dévier de l'ordre immuable, parce que cette puissance est à l'origine de la race. C'est le cri de la terre amenée à la connaissance de sa valeur comme Kees Doorik fut le symbole de son éveil et la *Faneuse d'Amour* l'attestation de son attirance, de sa force.

\* \* \*

Au cours de notre étude nous avons constaté le vif intérêt littéraire de l'auteur pour la période Shakespearienne au point de traduire plusieurs drames de cette époque, en français. Le succès de la représentation de la Duchesse de Malfi éveille l'idée d'un drame de création qui s'inspirerait de la même période troublée par les guerres incessantes que se livraient les deux couronnes d'Angleterre et d'Ecosse. Eekhoud choisit avec *L'Imposteur Magnanime* les avatars et la mort de Perkin Warbeck, l'humble ouvrier que les intrigues sortirent de la plèbe et voulurent faire reconnaître enfant de l'infortuné roi Richard. Si la trame de l'œuvre rappelle le grand barde anglais — le sujet tenta d'ailleurs Ford — la sobriété des épisodes ne permettait que difficilement une action suffisamment scénique. Le drame ne nous paraît qu'une digression intéressante et nous avons hâte d'aborder *L'Autre Vue*, dont l'édition parut deux ans plus tard au Mercure.

Dans cette œuvre, sorte de testament littéraire de Laurent Paridael, le personnage captivant rencontré déjà dans *La Nouvelle Carthage* et qui reflète ici comme là-bas de puissantes affinités avec l'auteur, nous voyons le conteur magnifier ses êtres de prédilection,

ses *voyous de velours*, dans leurs élans sauvages et débraillés. De même qu'*Escal Vigor* établit l'idéal de la vie contemplative comme l'auteur aurait voulu qu'il se réalisât sur terre, de même l'*Autre Vue* nous ramène auprès des déshérités magnifiques, anoblis par l'exaltation de leurs passions pures, de leurs sentiments profondément humains. Il n'y a plus de mauvais voyous : Il ne reste que des êtres fiers de vivre hors la loi parce qu'ils ont conscience que la justice est faite au profit de ceux qui veulent leur anéantissement. On croit entendre, comme l'a dit Hubert Krains, la voix déchirante du Centaure qui sentant sa race menacée, veut vivre immensément le peu de temps qu'il lui est permis de vivre encore.

C'est dans les bas fonds de Bruxelles que Georges Eekhoud transporte cette fois son admiration instinctive qui devient aussitôt une jouissance sans mesure. « Je ne fus jamais plus amoureux de la vie qu'à présent » dit-il et l'on sent ruisseler de ses phrases des joies supérieures du plus brillant lyrisme.

« Galerie de types féroces et savoureux, a dit Maurice Sulzberger, galerie de voyous révoltés, dévoyés, en qui les pires turpitudes laissent place à l'on ne sait quelle ingéniosité de cœur, brutes primitives qui ont leurs éclairs de délicatesse. »

L'auteur ne prêche plus aux idées anarchistes. Il est content de vivre parmi ses êtres choyés. Il sait qu'ils sont beaux parce qu'ils vivent en marge de la société. Il ne veut pas qu'ils se corrompent aux bourgeoisies, pas davantage qu'ils les dominent. Sa conception d'artiste veut qu'ils soient tels quels, debout dans leur grandeur élémentaire. Nous ne citerons que cette lutte d'adolescents à leurs pompeuses « Arènes athlétiques »



et qui fait se lever dans la pensée, d'héroïques combats, un jour de Walhalla. Et l'auteur s'écrie : « L'autre jour je m'imaginai être cet artiste absolu : poète, sculpteur, peintre et musicien, le tout à la fois. Que dis-je ? Un instant, je crus même avoir usurpé la suprême béatitude réservée aux seuls Dieux ». L'enterrement encore d'un de ces beaux voyous, déchaîne une explosion lyrique pareille : Ce sont plus que funérailles de magnat, de prince, ou de Roi. On croirait escorter un Dieu au Panthéon de la Misère.

Cet effet saisissant et incontestablement voulu, est réalisé, au moyen d'un style sobre, réduit à sa dernière simplicité. Il semble que la matière dont soit faite « la sainte crapule » ait été captée pour lever le temple à son exaltation. La phrase large, s'illuminant comme un rêve de joie panthéiste atteint une puissance qui impose. Il faut admirer ou se taire et s'enfuir loin des héros levés au milieu des souffrances et des haines. L'auteur ne laisse pas de champ à la critique. Il sait que son verbe peut vous terrasser et lorsqu'il vous appelle, c'est pour vous empoigner. L'ami se donne bientôt et vous confessa les raisons qui lui dictent cet amour d'outré en outre pour ses beaux transgresseurs :

« Parce qu'ils sont prêts de la nature violente et bestiale ; parce que leurs gestes qu'il reproduit amoureuxment comme un peintre ou un sculpteur, sont primordiaux et ignorent la convention ; parce que leurs vêtements rapetassés sont des poèmes de couleur, de crasse et de sang ; parce que leurs voix grêles ou tonitruantes éveillent en lui une émotion inexprimable qui vibre à toutes les pages de ce livre outrancier, et qui s'exalte jusqu'au vertige. » (M. Sulzberger).



Après la publication de « L'Autre Vue » en 1904, un long silence semble se faire dans l'âme de l'écrivain, et ce n'est qu'en 1912 que se déchiffre l'énigme par l'annonce au «*Mercur*» des *Libertins d'Anvers*, œuvre qui coûta à son auteur plus de douze années de travail et de dures recherches.

Georges Eekhoud, anversois de race et de naissance, pouvait ne pas échapper à l'attrance voluptueuse de sa ville natale. «*La Nouvelle Carthage* » l'affirmait dans le présent, l'œuvre nouvelle le prouverait par les fastes passés. L'auteur conçut l'histoire de la métropole, basée sur l'idée de volupté qui fut mêlée de tous temps aux destinées de la cité.

Une cavalcade de vie intense sort les origines de la ville des ténèbres de la légende. La domination du sang, à peine établie, est maîtrisée par les premiers héroïsmes: Salvius Brabon assoit le verbe de la liberté dans l'âme de la cité fière et hautaine en massacrant le tyrannique géant Druon Antigone. Le grand essor coule bientôt vers l'univers, emporté par les eaux du grand fleuve à travers l'océan. Anvers, phare des villes hanséates contient en ses murs la richesse du monde. Tanchelin le voluptueux a buriné son concept d'amour dans les fastes de la cité : La grande foi demeure le plaisir des sens et le libre culte de la joie. Tout devient lumière et vie. Le mouvement, la couleur qui obsèdent Rubens, la gaïté rutilante qui enflamme Jordaens, sont autant de manifestations toutes naturelles pour celui qui comprend l'âme de la ville, païenne à travers sa foi la plus austère.

Bruges est devenue la Venise de la Mort. La Joyeuse

Entrée de Charles Quint défile sous les portiques du monde, car Anvers est la Reine du moment. Ailleurs de sévères magistrats eussent été à la rencontre de leur souverain, escortés de piliers d'église à la chandelle. A Anvers, l'élite des vierges s'offrant nues au regard du jeune souverain catholique, sèment des fleurs de corbeilles d'or, répandent l'offrande de la chair qui est le symbole de la vie de la cité de lumière.

Les tribunaux infâmes dressés contre l'hérésie peuvent plonger dans le crime; l'inquisition pourra déployer sa rage stérile : la liberté des sens fera triompher le jouir éperdu. Un humble devient un prophète : Loïet le Couvreur est sacré l'apôtre d'une religion que sa ville n'a jamais méconnue mais que d'infâmes étrangers ont voulu détruire par le sang.

« Une seule chose importe, dit le Dieu : Vivre avec gratitude, avec ardeur mais avec lucidité, se réjouir en la plus extrême bonté de la beauté et de l'excellence de la Création; jouir de la chair et des fleurs, des livres et des fruits, de l'art et de la lumière, de l'esprit et du soleil, de Tout!... »

Cette ville, qui fut la colonie spirituelle des Cyrénaïques, avait marqué en lettres d'or dans son âme la parole épicurienne : « Hôte, ici tu seras heureux; le souverain bien y est la volupté. »

Les Loïstes furent disséminés. Le bûcher flamba pour son apôtre, pour ses plus beaux adeptes. Avec leur martyr, l'éteignoir de la Renaissance voila la ville de ses ténèbres. Les fastes s'évanouirent. La ville devint une nécropole. Anvers mourut forcée de délaisser le culte qui la fit toute puissante un jour.

L'auteur n'aurait pu mieux évoquer l'âme de la ville. Il trouva au cours de ses recherches l'assouvissement

de sa vaste et noble sympathie pour l'humanité. Il découvrit l'origine de sa philosophie païenne parmi ses ancêtres, dans sa terre patriale. Il rétablit dans la piété de la chair celui que les historiens prudes avaient stigmatisé de leur haine stérile. Loïet redevint l'apôtre dont le spectre lumineux n'a point cessé d'enflammer les sens aux heures où la ville libérée put reprendre les rênes de sa joie atavique et superbe :

« Il lui tardait de presser un jour, l'univers entier sur son cœur. »

Et combien de nobles étreintes ont purifié depuis sa mémoire et sanctifié sa doctrine trop belle pour que le supplice n'eût couronné son apôtre de l'auréole des martyrs.

\* \* \*

La guerre dût être un blasphème pour l'homme d'amour qui sentait battre en son cœur, la vie de toute l'humanité humble. Il savait que ses campagnes allaient être foulées par la haine, que la dévastation devait anéantir l'œuvre qui unissait la nature à l'homme en un pacte équilibré par les sains travaux. Aux vastes douleurs allait se joindre la morsure plus grave encore de l'affliction familiale : Georges Eekhoud perdit une sainte compagne, sa muse flamande qui partageait ses enthousiasmes et lui dictait la confiance par une adoration sans mesure qui était en symbole, le grand merci de la terre patriale à son ouvrier probe, intègre et vrai.

Cette souffrance suivait une injustice qui la fomenta. La hantise de la persécution enflamma quelques cervelles creuses au service d'un chauvinisme déplacé : On en voulut à l'auteur qui demeurait fier d'être fla-



mand. A l'apogée d'une carrière de respectueuse gloire on aurait voulu lui entendre renier ses enthousiasmes passés, lui faire commettre le mensonge de ses convictions alors que sa vie fut un sentier de vérité.

Mais tout s'est fait clair, et dans la lumière rétablie Georges Eekhoud, nommé officier de l'ordre de Léopold vit s'ouvrir au large les portes de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, après que la manifestation grandiose du 27 mars 1920 à la salle du Théâtre Lyrique de Bruxelles, en l'honneur du maître, eût déjà stigmatisé depuis longtemps les grands torts de quelques petits plumitifs.

Un tempérament de vie intense comme est celui de notre auteur ne chôme pas. Les *Dernières Kermesses* parues il y a un an à peine en sont la lumineuse attestation. Georges Eekhoud a pénétré le domaine du folklore patrial et contemplé la vie de ses terriens et de ses travailleurs frustes avec une piété et une ferveur qu'on croirait évangéliques. Hubert Krains à la lecture des *Clous de Malédiction* constatait déjà cette gravité qui semble revêtir un accent nouveau et frapper plus vivement la pensée à travers la chair. Le paganisme latent s'éveille aux heures tragiques et ce sont des moments pendant lesquels l'âme à nu, le peuple communie à l'instar des ancêtres d'il y a tant de fois mille ans. A côté du conte déjà cité, il y a surtout *Princesse Frawyde de Pirnapont*, Noël anversoïis qui devrait être imprimé en caractères d'or dans l'œuvre du maître. Jamais que nous sachions son amour n'est descendu si près de nous; jamais sa sensibilité n'a ému davantage nos cœurs. Nous y goûtons toutes les larmes de sa bonté et dans la béatitude sereine de la mort le sang

généreux coule goutte à goutte de ses veines ouvertes pour nous abreuver et nous rendre meilleurs.

\* \* \*

Georges Eekhoud a vécu ses œuvres. Il les a animées de son sang. Il ne leur a jamais marchandé sa grande pitié, son ineffable bonté. Il a chanté les déshérités afin que ses écrits pussent vivre parmi eux en amis sincères et vrais. Il a eu conscience que l'écrivain est un apôtre des foules.

Tel qu'est l'œuvre entier, tel aussi est l'homme. Trop longtemps la légende a voulu que le maître fût le taiseux dédaigneux, isolé dans sa tour d'ivoire pour ses frères et surtout ses « enfants » en lettres. Rien n'est moins vrai. L'accueil le plus franc, le plus jovial, mais aussi le plus sincère attend les jeunes qui ont soif de conseils sévères et intègres. Ils trouveront en Georges Eekhoud la fierté de l'homme qui connaît sa juste valeur, sans modestie, mais aussi sans orgueil. Charmant causeur plutôt que conférencier, l'artiste, l'ami bientôt, vous possède par sa notion étendue des choses. Eekhoud est un esprit universel et sa culture est un délice pour quiconque peut l'approcher et gagner sa confiance. Il n'a pas pris sans doute la peine de se faire un caractère d'homme du monde à l'usage de snobs plumitifs ou de rêveurs au talent mesuré à la longueur de cheveux artistement ébouriffés. Il est un simple qui peut exiger l'humilité autour de lui.

L'article suivant de Louis Desmarets résume fort bien ces rapports indissolubles de l'œuvre à l'homme :

« Voyez ses livres : Il n'y en a pas d'un art plus pur, d'une plus hautaine intransigeance. Il est patient

comme un fort, et pourquoi ne le dirais-*pas*, patient comme un paysan. Il en a le sang chaud qui bat violemment les tempes ; il en a parfois les brutalités, les vantardises, les prudences calculées et les générosités excessives. Tout cela transposé par l'extrême compréhension, l'ultra-sensibilité des nerfs, la forte éducation du cerveau, mais se montrant sans qu'il cherche à en rien cacher. Il ne s'est point châtré moralement. Il a conservé toutes ses qualités viriles et leurs tares inhérentes. Il en est peut être qui l'aiment malgré cela. Je l'aime surtout pour cela. C'est un homme. Et je serais bien embarrassé d'en citer dix. »

« Il s'est penché vers la Flandre, sa patrie en un baiser d'amour, de ferveur et de foi. » Ces paroles de notre regretté Eugène Demolder ne sont-elles pas une apologie merveilleuse. Ah oui ! Combien il l'a aimée, sa terre et combien il l'a exaltée ! Créateur d'originalité, comme l'a sacré Edmond Picard il a montré à notre jeunesse littéraire, que le sol que nous foulons est digne encore de nos enthousiasmes et qu'il y a de la grandeur à avoir foi en nos propres richesses.

De même que Jehan Rictus, un étranger pourtant, n'a point hésité de nommer Eekhoud notre Shakespeare belge, Hubert Krains a sacré son beau talent « qui consiste toujours à amener en plein soleil, à projeter en plein ciel ce qu'il y a de cornélien dans les cœurs les plus humbles et les plus méprisés. »

Maurice Beaubourg considère notre Maître « comme un des plus puissants, des plus sévères romanciers et conteurs d'aujourd'hui, et ajoute :

« Je ne connais même pas dans toute la littérature contemporaine de vivant plus inouï et plus forcené dont la personnalité se projette aussi crûment et pres-

que frénétiquement sur toute l'œuvre. Car si un autre vivant, Zola par exemple, a besoin de s'étayer sur la science positiviste de Darwin et d'Auguste Comte pour dire ce qu'il entend, et n'aboutit par suite qu'à une œuvre de constat, lui ne s'étaye que sur sa propre nature et les idées dérivant de cette nature pour aboutir à une œuvre de vérité. Je crois qu'il faudrait remonter aux grands brosseurs de fresques de la Renaissance, à une sorte de Michelange Buonarroti, pour trouver l'équivalent d'un artiste affirmant avec une telle fougue et une telle certitude son tempérament et la vision résultant de ce tempérament par dessus la vie. »

Maurice Gauchez qui recueillit ses plus beaux enthousiasmes au sein de notre Flandre, un flamand lui aussi d'âme et d'inspiration, ne marchandait jamais à l'auteur sa fraternelle sympathie :

« Georges Eekhoud porte à l'humanité laborieuse une sorte de culte panthéiste. Son style, rugueux et solide comme la plèbe rousse et farouche qui hante nos rêves, lui appartient en propre. Son œuvre personnelle jusqu'à l'exacerbation de l'originalité, se classe à part dans toute la littérature moderne. Georges Eekhoud m'apparaît comme un romancier poète dont le réalisme sensuel se tempère d'une poésie haute et lyrique. C'est le plus grand évocateur, le plus farouche conteur de chez nous. »

Remy de Gourmont qui consacra un long article au Maître dans son Livre des Masques, insistant plus spécialement sur le caractère dramatique de l'œuvre, donne l'éloge flatteur suivant par lequel nous terminerons en beauté, l'aperçu de la critique fervente qui ne cessa de saluer le talent de notre auteur :



« Il y a peu de dramaturges parmi les nouveaux venus, j'entends d'observateurs fervents du drame humain. M. Georges Eekhoud est un dramaturge, un passionné, un buveur de vie et de sang. Il est le troisième tome de cette merveilleuse trilogie dont les deux premiers ont pour titre Maeterlinck et Verhaeren. Il a le génie des revirements. Balzac possédait aussi ce génie, mais tels contes de M. Eekhoud sont non seulement aussi dramatiques, mais d'une analyse bien plus profonde. Ses histoires à la fois réelles et mystiques, s'ouvrent largement comme un beau paysage transformé sans effort par le jeu des nuées et les vagues lumineuses. »

\* \* \*

Georges Eekhoud n'a pas seulement écrit quelques-uns des plus beaux livres parus pendant les trente dernières années qui précédèrent la grande guerre ; il nous a donné, à nous les jeunes, le goût de l'ardeur, de la témérité, de l'héroïsme.

L'auteur a soixante huit ans. Lourde de lauriers non recherchés, sa carrière pourrait suffire à ses ambitions. Il n'en est rien parce que la ferveur de la jeunesse ne peut fuir un cœur si ardemment épris de vie intense :

Une vaste trilogie fait plus que hanter la pensée en constant éveil. La première tranche, *Le Terroir Incarné* (1) sous forme de roman en est achevée et déjà l'auteur caresse le rêve de *La Patrie Ambiguë* et voit

---

(1) *Le Terroir Incarné* paraîtra à partir de juillet prochain dans le corps de cette revue et prendra place ensuite dans les éditions de *La Renaissance d'Occident*.

le couronnement de son œuvre par *l'Humanité Intégrale* qui sera le chant de gloire de son amour panthéiste enfin réalisé par l'incommensurable pitié qui aura triomphé des haines et des souffrances.

Georges Eekhoud est issu de la race de nos grands peintres et ce que sa plume a touché prend l'aspect et la couleur d'un tableau.

Cette affirmation demeurera vraie pour les rares écrivains qui auront saisi l'âme de notre patrimoine sacré. De grands noms comme des balayées de soleil surgissent et incendient notre pensée : De Coster, Lemonnier, Verhaeren... Georges Eekhoud !

---

## Georges Eekhoud

*né à Anvers en 1854*

poète, romancier, critique d'art, traducteur, professeur  
de littérature, conférencier.

*Myrthes et Cyprès*, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1877.

*Zig-Zags Poétiques*, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1877

*Les Pittoresques*, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1879.

*Henri Conscience*, Bruxelles, Lebègue, 1881.

*Kees Doorik*, Bruxelles, Hochstein, 1883.

*Kermesses*, Bruxelles, Kistemaekers, 1884.

*Kees Doorik*, Bruxelles, Kistemaekers, 2 vol., 1886.

*Nouvelles Kermesses*, Bruxelles, Vve Monnom, 1887.

*Les Milices de St-François*, Brux., Vve Monnom, 1888.

*La Nouvelle Carthage*, Bruxelles, Kistemaekers, 1888.

*Les Emigrants et Contumace*, ditto, 1889.

*Le Carnaval, La Cartoucherie*, Bruxell. Monnom, 1891.

*La Duchesse de Malfi*, Bruxelles, Ed. de la Sté Nouvelle, 1890.

*Les Fusillés de Malines*, Bruxelles, Lacomblez, 1891.

*La Cycle Patibulaire*, Brux., Kistemaekers, 1892.

*Au Siècle de Shakespeare*, Bruxelles, Lacomblez, 1893.

*La Nouvelle Carthage* (éd. définitive), Bruxelles, Lacomblez, 1893.

*Nouvelles Kermesses*, Bruxelles, Lacomblez, 1894.

*L'Escrime à travers les âges*, Brux. Lebègue, 1894.

*Mes Communions*, Bruxelles, Kistemaekers, 1895.

*Philaster ou l'Amour qui saigne*, Bruxelles, le Coq Rouge, 1895.

*Mes communions*, Bruxelles, le Coq Rouge, 1897.

*Peter Benoit*, Bruxelles, Monnom, 1898.

*Escal Vigor*, Paris, Mercure de France, 1899.

*Le Cycle Patibulaire*, ditto 1900.

*La Faneuse d'Amour*, ditto 1900.

*L'Imposteur Magnanime* (Perkin Warbeck) Bruxelles, Bulens, 1902.

*L'Autre Vue*, Paris, Mercure de France, 1904.

*Les Peintres animaliers Belges*, Brux., Van Oest, 1911.

*Les Libertins d'Anvers*, Paris, Mercure de France, 1912.

*La Nouvelle Carthage*, ditto 1914.

*L'Imposteur Magnanime*, Brux., Coll. Junior, 1914.

*Kees Doorik*, Bruxelles, O. Lamberty, 1920.

*Dernières Kermesses*, Bruxelles, éd. La Soupente, 1920.

*Le Terroir Incarné* (à paraître). Editions de la Renaissance d'Occident, 1922.

Collaborateur à de nombreuses revues : *La Jeune Belgique*, *la Société Nouvelle*, *le Coq Rouge*, *la Belgique Artistique et Littéraire*, *le Mercure de France*.



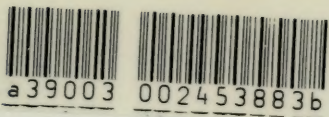


**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

02



CE PQ 2237  
.E2257 1922  
C00 BLADEL, MAUR L'OEUVRE DE  
ACC# 1221987

